LA FEM
DE B
SEN
3
A
11
498

A
11
498

A
11
49

LA
FEMME DE BON SENS,
OU LA
PRISONNIÈRE DE BOHÊME.

Challiou inv. P. Q.

« Qu'allons nous devenir ? »

LA

FEMME DE BON SENS,

OU LA

PRISONNIÈRE DE BOHÊME:

traduction de l'anglais, par B. Ducos,
traducteur de *Henry*.

Reason still use, to reason still attend.— Pope.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez Maradan, Libraire, rue du Cimetière
André-des-Arts, n°. 9.

AN VI. — 1798.

LA

FEMME DE BON SENS,

OU LA

PRISONNIÈRE DE BOHÊME.

CHAPITRE PREMIER.

TANDIS qu'Hélène se livrait ainsi à ses goûts innocens, et qu'elle commençait déjà à recevoir la récompense qui accompagne ordinairement la pratique des vertus domestiques, Henry était en proie aux plus cruels tourmens.

A son arrivée à Londres, il avait appris le départ d'Hélène pour la campagne, et il avait ouï dire que les motifs de ce voyage étaient le besoin

qu'elle avait de soigner sa santé que ses couches avaient sérieusement dérangée, et le devoir qu'elle s'était imposé de nourrir elle-même son fils. Rien n'était plus naturel sans doute; et Henry, qui connaissait Hélène, y aurait facilement ajouté foi, sans une circonstance qu'il ne pouvait expliquer.

La conduite de sir William, pendant le temps qu'ils avaient passé tous ensemble dans le Devonshire, l'avait complètement trompé. Il croyait que sir William avait pour Hélène tout l'amour dont il était impossible de se défendre, quand on la connaissait; et jamais il n'avait eu aucune raison de soupçonner que, de son côté, elle ne se trouvât pas très-heureuse de l'affection de son mari, et qu'elle ne le payât pas de retour; mais il ne pouvait concilier cette tendresse mutuelle, et l'indifférence avec laquelle

sir William avait laissé Hélène aller seule à la campagne, dans un moment où elle devait lui inspirer le plus vif intérêt. Il ne comprenait pas non plus comment un père s'était décidé si facilement à se séparer de son fils, du premier fruit de son mariage, et qu'il avait sûrement beaucoup desiré.

Cette opposition manifeste entre les procédés qu'aurait dû avoir sir William et ceux qu'il avait, fit soupçonner à Henry que la retraite à laquelle Hélène s'était condamnée, avait d'autres motifs que ceux que l'on disait publiquement. Il mit cependant beaucoup de prudence à s'assurer si ses soupçons étaient fondés, de peur de les communiquer à d'autres.

Il ne négligea rien pour se rencontrer, le plus souvent qu'il était possible, avec sir William, qui le trai-

tait toujours, comme lorsqu'ils étaient ensemble en Devonshire; car il avait fermement résolu de laisser ignorer au public, même en exécutant la vengeance qu'il méditait contre sa femme, que jamais il eût eu le moindre doute sur son amour ou sur sa vertu.

En effet, il parlait souvent d'elle, du goût qu'elle avait pour la vie champêtre; de sa passion pour son fils, qui était si vive, qu'elle semblait l'emporter en elle sur tout autre sentiment; et quelquefois il allait jusqu'à se plaindre de ce qu'elle privait ainsi et lui-même et tous ses amis, du plaisir de la voir à Londres et d'y jouir de sa société.

Henry était fortement tenté de lui demander alors ce qui pouvait le retenir à la ville, lorsqu'Hélène était à la campagne : mais comme il ne pouvait ni oublier, ni espérer que sir William oubliât les rapports qu'il y

avait eus entre elle et lui, il était extrêmement réservé, toutes les fois qu'il prononçait le nom d'Hélène devant lui, et qu'il lui parlait d'elle. Jamais il n'amenait de pareils entretiens, et il les terminait toujours aussi-tôt qu'il pouvait. Sir William s'appercevait de cet excès de discrétion, et l'attribuait aux motifs les plus condamnables; et par un desir inquiet de s'assurer de ce qu'il craignait d'apprendre, il voyait rarement Henry sans trouver quelque moyen de l'entretenir de la retraite d'Hélène, de sorte qu'à la fin Henry commença à croire qu'il y avait en cela de l'affectation, ou quelque dessein secret.

Il doutait encore, lorsque lady Almeria lui fournit une occasion de juger qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

La femme-de-chambre de lady Almeria était cousine de celle d'Hélène.

Elles étaient toutes deux du Northumberland, et la dernière avait passé toute sa vie, jusqu'au moment où elle était entrée au service d'Hélène, à une portée d'arc du château de Groby; de sorte qu'elle pouvait parler avec connoissance de cause des amours de sa maîtresse et de M. Henry, de la cruelle sévérité de lord Villars, du désespoir des deux amans, de l'arrivée soudaine de Henry la veille du mariage d'Hélène, de toutes les circonstances enfin de cette affaire qui avait été rendue publique; et l'on pense bien qu'elle y ajoutait aussi des faits qui n'étaient jamais arrivés, mais qui étaient le résultat des conjectures et des propos du voisinage, et qu'à force de les répéter, on ne révoquait plus en doute. Elle avait conclu de tout cela que jamais Hélène n'aimerait sir William; et depuis le jour de leur mariage, toutes les fois qu'Hélène

lui paraissait moins gaie qu'à l'ordinaire, elle attribuait sa mélancolie, à ce qu'elle n'avait pas pu épouser celui qu'elle avait choisi.

Avec de pareilles idées qui se présentaient sans cesse à son esprit, il était impossible que quelquefois elle ne s'apperçût pas des mauvais procédés de sir William envers sa femme, et de l'effet qu'ils produisaient sur elle. Elle suppléait par des conjectures, à ce dont elle ne pouvait avoir la certitude; et ses conjectures se changeaient bientôt après en autant de réalités : il faut même avouer que souvent elle ne se trompait pas.

Hélène avait laissé quelques livres à Londres, dans un cabinet dont elle avait emporté la clef à la campagne. Vers cette époque à-peu-près, elle les envoya chercher par sa femme-de-chambre.

Jenny, qui avait la tête pleine de

tout ce qu'elle s'imaginait qui était arrivé dans la maison de sir William, depuis la dernière fois qu'elle avait vu sa cousine, profita du peu d'instans qu'elle avait à passer en ville pour aller chez lady Almeria, et là elle raconta à Betty, avec beaucoup de détails, tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle ne savait pas. Elle parla de l'accouchement prématuré qui avait suivi immédiatement une discussion très-vive entre Hélène et sir William; elle répéta quelques mots qu'elle avait entendus par hasard; elle insista sur la longue absence que sir William avait faite de l'appartement de sa femme, sur l'éloignement qu'il paraissait avoir pour son fils, sur l'affliction profonde qu'elle avait souvent remarquée sur la physionomie et dans tout le maintien d'Hélène, sur la barbarie qu'il y avait à sir William de n'être pas allé une seule fois à Oakley depuis qu'elle s'y

était retirée, et sur le contentement et le repos qu'Hélène semblait goûter malgré l'absence de son mari.

De toutes ces circonstances, elles tirèrent la conclusion, avec une assurance qui ne leur laissait plus de doutes, que sir William était jaloux de M. Villars; qu'il avait relégué Hélène à la campagne, afin d'empêcher qu'ils ne se vissent, et qu'Hélène était plus heureuse seule, et livrée au souvenir de son premier amour, qu'elle ne l'avait jamais été dans le monde et auprès de sir William qui l'outrageait par ses soupçons et par sa conduite.

Comme Jenny aimait sincèrement sa maîtresse, tout ce qu'Hélène faisait était bien à ses yeux. Elle en aurait reçu l'ordre de lui ménager une entrevue avec Henry, qu'elle l'aurait facilement excusée, sous le prétexte de l'impossibilité de vaincre un pre-

mier sentiment, ou bien sous celui de diverses provocations reçues de la part d'un mari jaloux : pour les ames vulgaires il n'en faut en effet pas davantage, pour motiver la violation de toutes les bienséances et l'oubli même de la vertu.

Plus Jenny croyait qu'Hélène essuyait de mauvais traitemens, et plus elle était sûre de l'innocence de sa maîtresse : aussi elle la représenta comme la victime la plus patiente, et sir William, comme un tyran cruel.

La femme-de-chambre de lady Almeria avait souvent entendu sa maîtresse parler avec une sorte de mépris, de sir William, témoigner sur-tout beaucoup de surprise de ce qu'Hélène s'éloignait de Londres à cette époque, et avancer, comme une supposition très-vraisemblable, qu'elle s'était retirée à la campagne, malgré elle et à cause de la jalousie de sir William.

A la vérité lady Almeria avait toujours ajouté qu'elle n'était pas dans le secret, et qu'elle ignorait la véritable cause d'une conduite si extraordinaire.

A toutes ses autres foiblesses, lady Almeria joignait celle de s'occuper beaucoup des affaires d'autrui. Elle avait toujours prédit que le mariage d'Hélène avec sir William finirait mal, et elle saisissait avec beaucoup d'empressement toutes les circonstances qui pouvoient tendre à prouver l'accomplissement de ses prédictions.

On s'imagine bien que Betty était toujours écoutée avec plaisir, lorsqu'elle médisait des connaissances de sa maîtresse, ou qu'elle lui répétait ce qui se passait dans leur intérieur.

Aussi la première fois qu'elle eut occasion de rendre quelque service à lady Almeria, elle lui débita tout ce qu'elle avait appris de sa cousine.

Elle y ajouta toutes les exagérations auxquelles se livrent ordinairement ceux qui racontent des histoires, et veulent produire le plus grand effet possible. Lady Almeria n'eut pas de peine à la croire; et s'étant rencontrée bientôt après avec Henry, elle lui dit:

« Maintenant je peux expliquer pourquoi lady Ackland nous a quittés d'une manière si étrange. Cet exécrable sir William est jaloux de vous; il se propose de confiner Hélène à Oakley pour toute sa vie : et malheur à vous deux, si vous approchez du seuil de sa porte!

Henry devint pâle comme la mort.

« Promettez-moi, madame, lui dit-il, que vous n'accueillerez point des idées si peu vraisemblables, et surtout que vous ne les répéterez pas ».

« Ah! vous doutez? Venez auprès de moi, et je vous donnerai des preu-

ves qui justifieront sur-le-champ ma véracité ».

« Pourquoi m'assurerais-je d'une chose qui m'affligerait profondément, si j'en avais la certitude » ?

« Vous ne pouvez vous en affliger plus que je ne fais. Depuis que je sais ce qui se passe, j'éprouve une agitation que je ne peux modérer. Je suis sûre que je n'oserai jamais en dire la moitié à M. Mordaunt; il couperait la gorge à sir William, ou s'en vengerait d'une autre manière, car c'est un vrai dragon ».

La curiosité de Henry l'emporta sur sa prudence, et il écouta tout ce que lady Almeria avait à lui dire; mais il serait impossible de décrire l'impression que ce récit fit sur lui, et l'émotion avec laquelle il l'entendit. Il était tout tremblant; et son trouble fut tel, que lady Almeria commença à se repentir d'avoir choisi le lieu

d'une assemblée pour lui faire cette confidence.

« Allons, ajouta-t-elle, je ne vous en dirai pas davantage : combien vous aimez encore cette Hélène ! Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un soupirant aussi constant que vous ».

« Maintenant, à quelque prix que ce soit, il faut que je sache tout : vous m'avez mis au supplice ».

« Mais je n'ose pas : à vous voir, on croirait que c'est vous qui voulez couper la gorge à sir William ».

« Non ; je n'ai point de pareilles pensées. Sir William n'a point à craindre les effets de ma vengeance. Qu'avez-vous encore à m'apprendre » ?

« Eh ! mon dieu ! pas grand'chose. Il est facile d'imaginer à quels excès peut se porter un homme insensé et jaloux. Au reste, Hélène est si discrète, que je suis persuadée qu'elle n'a pas fait entendre la moindre

plainte, qu'il ne lui est pas même échappé un soupir en présence de sa femme-de-chambre ».

« Elle! se plaindre! — à sa femme-de-chambre! — non. Hélène sait souffrir : mais se plaindre, jamais ».

« Aussi n'obtiendra-t-elle jamais aucune réparation; jamais elle ne recevra aucun soulagement. Je ne vois pas que ce soit une si grande preuve de raison. Si j'étais à sa place je me plaindrais, et me plaindrais tout haut. Il faut savoir effrayer les hommes. Il est possible de leur faire peur : et sir William n'oserait pas la traiter ainsi, s'il craignait que sa conduite ne fût exposée au grand jour ».

Henry n'était pas disposé à entrer en discussion sur de pareilles maximes; et voyant que lady Almeria n'avait plus rien à lui dire, il lui recommanda instamment d'observer le plus profond silence, ce qu'il n'espérait ce-

pendant pas d'obtenir, et il se retira, le cœur oppressé de douleur, et pouvant à peine supporter ce qu'il souffrait.

Quoiqu'il eût des doutes sur la fidélité des rapports de celle dont il venait de recevoir des avis si intéressans, et que, lorsqu'il s'agissait du bonheur d'Hélène, il fallût lui donner des preuves évidentes des faits que l'on citait, ceux-ci étaient d'une si grande importance, qu'il se sentit comme entraîné à donner confiance au temoignage le plus suspect, d'autant plus que ce témoignage se trouvait confirmé par plusieurs particularités, dont il avait une connaissance certaine.

Il avait été informé de la maladie soudaine et dangereuse de lady Ackland, attribuée par lady Almeria à la violence de sir William, et qu'on lui avait dit auparavant avoir été causée par un mouvement de frayeur.

C'était un fait également sûr qu'elle s'était retirée à la campagne; et que loin de l'y accompagner, sir William ne lui avait pas même rendu une visite depuis qu'elle y était. Les entretiens fréquens que Henry avait eus avec lui à ce sujet, et que sir William recherchait avec tant d'empressement, lui revinrent dans l'esprit, et il jugea que leur principal motif avait été le dessein de confirmer ou de détruire des soupçons qui existaient auparavant, que sir William avait évidemment conçus.

Ces soupçons semblaient à la vérité, s'accorder bien peu avec la conduite amicale et franche que sir William avait tenue envers lui dans le Devonshire, et l'empressement qu'il avait mis à rechercher sa société à Londres : mais Henry ne pouvait s'empêcher de craindre que ces procédés, qui étaient bien propres à déguiser

d'autres intentions, ne fussent plutôt une preuve de la profondeur de la blessure que de sa non-existence.

Il consulta aussi-tôt son devoir et ses moyens. Il forma mille projets différens pour parvenir à la découverte de la vérité, et arrêter le cours des malheurs qu'il avait déjà causés ; mais il rencontrait par-tout des obstacles insurmontables, et il fut obligé, malgré lui-même, de reconnaître que le moyen le meilleur et le plus sûr était de ne rien faire.

Poussés cependant par le desir de se deviner mutuellement, sir William et lui se cherchaient et se rencontraient sans cesse. Le même intérêt les occupait tous les deux ; et quoiqu'ils missent dans leurs entretiens beaucoup de réserve et de circonspection, il leur était impossible de parler d'autre chose.

Henry observa que sir William lui

demandait souvent à quoi il employait son temps, s'il aimait toujours la chasse, s'il y allait souvent, et si elle ne le rapprochait pas quelquefois de sa petite maison. Et le desir d'éloigner des soupçons déjà trop cruels le trahissait quelquefois, car alors il niait avec tant de chaleur ce qui pouvait inquiéter sir William, ou bien il rendait un compte si détaillé de toutes ses actions, qu'il avait l'air de trahir la vérité, quand il la disait au contraire sans aucun déguisement.

Aussi, lorsqu'ils se quittaient, il arrivait bien rarement que Henry ne restât pas plus convaincu que jamais de la jalousie dont il était l'objet, et que sir William ne se crût pas plus fondé à en avoir.

Ces entretiens et les réflexions qu'ils suggéraient à sir William, excitèrent en lui une telle indignation, et lui firent éprouver de si vives souffran-

ces, qu'il résolut de ne pas différer plus long-temps sa vengeance. Pour frapper plus sûrement le coup qu'il méditait, il était nécessaire qu'il vît Hélène, et qu'il lui inspirât, s'il était possible, une parfaite sécurité. Dans cette intention, il se décida à aller sans délai faire un voyage à Oakley.

CHAPITRE II.

Sir William trouva Hélène brillante de santé, et embellie par un air de contentement que donnent seules l'innocence et la vertu. Les travaux champêtres et les soins domestiques l'occupaient uniquement. Ses enfans étaient continuellement dans ses bras. Elle passait avec eux la plus grande partie de son temps; aucune de ses pensées ne paraissait l'éloigner des environs d'Oakley.

Elle reçut son mari avec les transports d'une joie si naïve, qu'il était impossible de croire que son arrivée ne lui fît pas un vrai plaisir, et que, s'il ne trouvait pas auprès d'elle tout le bonheur qu'il pouvait desirer, il ne devait s'en prendre qu'à lui.

Tant de calme et de sécurité était tellement incompatible avec le crime dont il avait été si prompt à l'accuser, que dans les premiers jours il fut forcé, malgré ses préventions, à lui rendre justice. Cependant, n'aimant pas Henry, comment avait-elle pu être si heureuse pendant l'absence de son mari? La réponse à cette question était trop naturelle pour qu'il ne la trouvât pas, et ce fut pour lui une source de reproches amers qui lui étaient insupportables.

« Si son cœur n'était pas à un autre ! se disait-il à lui-même ; mais je l'ai perdu pour toujours. C'est en ai-

mant Henry qu'elle a cessé de m'aimer. Ma conduite envers elle a justifié cet abandon à ses yeux ; et c'est-là, sans doute, la cause de l'air heureux et satisfait que je lui vois, et de l'hypocrisie profonde qui lui sert à déguiser ses véritables sentimens ».

A ces idées, pourtant, il en succédait d'autres plus dignes d'Hélène ; et de nouveaux soupçons, de nouvelles jalousies, les chassaient bientôt après de l'esprit de sir William. Son trouble n'échappa point à Hélène. Elle s'efforça de le distraire par les prévenances les plus affectueuses. Elle ne prononçait pas une seule parole, elle ne lançait pas un regard qui pût rappeler qu'elle ne s'était retirée à la campagne que pour éviter les effets violens de la plus injuste jalousie, ou prouver qu'elle conservait encore quelque ressentiment des outrages qu'elle avait reçus. Il semblait

qu'elle eût entièrement oublié tout ce qui s'était passé avant son départ pour Oakley. On aurait dit qu'elle voulait que cet événement fût une époque nouvelle dans sa vie, et dont sir William pourrait, s'il voulait, dater leur bonheur mutuel.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi. La douceur extrême d'Hélène et les sages précautions qu'elle prenait pour rassurer son mari, avaient fait une telle impression sur lui, qu'il commença à regarder toutes ses craintes passées comme les sensations d'un songe effrayant dont il avait été délivré à son réveil. Il vit bien que, s'il pouvait toujours vivre avec Hélène à Oakley, il réussirait à surmonter sa jalousie ; mais y passer toute sa vie, fût-ce même avec un ange, vivre dans cette profonde solitude, ne pouvait convenir à ses goûts. Il savait qu'il n'aurait aucune peine à persuader Hé-

lène d'y rester. Elle paraissait même le desirer ; et il se flattait que, s'il lui était possible de s'assurer qu'elle n'y vécût que pour elle et pour ses enfans, la tendresse avec laquelle il ne doutait pas qu'elle ne le reçût toutes les fois qu'il lui plairait de la venir voir, suffirait pour le rendre heureux.

Un seul obstacle s'opposait à l'exécution de ce plan tracé par l'égoïsme. Sir William craignait qu'il n'y eût quelque mystère caché sous cette préférence qu'Hélène donnait au séjour d'Oakley. Le voisinage de la petite maison de Villars lui revint à l'esprit, et ralluma toute sa jalousie.

Cependant il jugea que c'était une bonne épreuve à faire. Si Hélène était innocente, on pourrait, avec sécurité, la laisser à Oakley : si elle était coupable, il importait peu qu'elle habitât Oakley ou d'autres lieux. Le temps et une suite d'observations de-

vaient tout éclaircir ; et sir William se décida à observer et à attendre.

Il était ainsi livré encore à ses soupçons, cherchant cependant à les croire mal fondés, lorsqu'il arriva un événement qui parut à son imagination troublée la preuve la plus convaincante de ce qu'il craignait de vérifier. Cet événement lui fit prendre irrévocablement la résolution de se venger ; il décida de la destinée d'Hélène.

Les deux enfans furent atteints en même temps de la rougeole, et la maladie offrit dès l'abord les apparences les plus dangereuses. Hélène envoya aussi-tôt un exprès à lady Almeria ; et se renfermant dans son appartement avec ses deux malades, elle les soigna et les veilla sans relâche et avec une égale sollicitude. Almeria était déjà hors de danger avant l'arrivée de sa mère ; mais le petit garçon en courait encore beaucoup.

UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real Biblioteca

Hélène, qui n'avait aucune espérance de le sauver, et dont toutes les facultés étaient absorbées par la douleur, ne s'appercevait pas de l'indifférence avec laquelle sir William voyait ses larmes et le danger de son fils : mais tout le monde en était frappé dans la maison. Ce fut pour lady Almeria la preuve la plus complète de ce qu'on lui avait dit. Elle avait promis à Henry de l'instruire des progrès de la maladie de l'enfant, et elle n'hésita pas à lui rapporter toutes les observations qu'elle avoit faites sur la conduite du mari.

Le désespoir s'empara de Henry, lorsqu'il ne douta plus de la cruauté de sir William, et qu'il imagina quelles devaient être les souffrances d'Hélène. Il n'osait cependant ni punir le tyran, ni essayer de soulager la victime. Il se contenta de prier lady Almeria de ne pas ralentir sa corres-

pondance avec lui, et de lui raconter jusqu'aux moindres particularités qui la frapperaient : puis il attendit à Londres l'événement avec toute l'inquiétude qu'il aurait éprouvée, s'il avait été réellement le père de l'enfant.

Tous les efforts de la médecine, toutes les veilles et tous les soins d'Hélène ne purent reculer l'époque de la mort de son fils chéri. Il mourut ; et sa malheureuse mère resta immobile au chevet de son lit. Trop profondément affectée pour pouvoir pleurer, elle gardait un morne silence, et, l'œil sec et fixé devant elle, elle semblait ne songer à rien, et cependant rien ne la dérangeoit de cette attitude vraiment effrayante.

Sir William était sorti pour aller visiter divers ouvrages qu'il faisait faire. A son retour, il entra dans l'appartement, et demanda froidement,

comme à son ordinaire : « Comment cela va-t-il ici »?

« Il est mort », répondit lady Almeria.

« Dieu soit loué » ! s'écria-t-il; et en même temps il s'en alla.

A ces mots, Hélène, que rien n'avait pu distraire encore de sa douleur, leva les yeux au ciel, et tomba sans connaissance, et presque sans donner le moindre signe de vie.

Les cris de lady Almeria ramenèrent sir William. « Vous l'avez tuée, lui cria-t-elle dès qu'il parut : vous avez assassiné Hélène ».

Il serait impossible de décrire la consternation de sir William. Il ne connaissait pas la force de l'expression dont il s'était servi; l'impression qu'elle avait faite sur Hélène lui paraissait inconcevable : mais en la voyant pâle et sans mouvement, il se sentit à

l'instant hors de lui-même. Il la prit dans ses bras, et s'empressant de l'éloigner de cette chambre de mort et de deuil, il la porta chez elle. Pendant qu'on employait tous les moyens de la rappeler à la vie, il se jeta à ses pieds, la supplia avec les plus vives instances de le pardonner, s'accusant lui-même d'être le plus cruel et le plus injuste des hommes, et lui promettant un amour et une confiance sans bornes, si elle voulait ne vivre que pour son bonheur.

Hélène ouvrit les yeux : mais, comme si la vue de sir William lui eut fait horreur, elle mit aussi-tôt ses mains sur son visage, et elle pleura amèrement.

Sir William ordonna à tout le monde de se retirer.

« Non ! non ! non » ! dit Hélène avec effroi.

« Est-ce que vous me haïriez ? re-

prit-il. N'oseriez-vous plus vous confier à moi » ?

Ces paroles rappelèrent Hélène à elle-même. « Je ne dis pas cela, sir William : mais je suis bien indisposée, et j'ai besoin de secours ».

« Je vous en donnerai. Je sacrifierai ma vie pour la vôtre. Pourriez-vous me refuser de vous servir, de vous prodiguer mes soins » ?

« Laissez-nous, dit Hélène à demi-voix. Ah ! sir William ! ajouta-t-elle lorsqu'ils furent seuls ; que signifient ces démonstrations de tendresse, après que j'ai reçu de vous une si forte preuve de votre haine mortelle pour moi » ?

« Une preuve de haine mortelle ! Hélène ! que vous me jugez mal ! Comment avez-vous donc interprété les mots dont je me suis servi, pour trouver en eux des expressions de haine ? C'est un sujet trop délicat pour nous

en expliquer dans ce moment. Est-ce donc un crime impardonnable que de remercier Dieu d'avoir terminé les souffrances d'un être qu'on n'avait plus l'espoir de conserver »?

Hélène ne répondit rien.

« Ma chère Hélène ! dites que vous vous êtes trompée. Convenez-en avec moi. Ne persistez pas dans une erreur qui me blesse et m'afflige »?

« Je ne puis parler. Mon cœur est cruellement oppressé ; mais vous ne devez pas craindre que je sois jamais injuste envers vous ».

« Daignez donc, ma chère amie, jeter les yeux sur moi ; ne détournez pas vos regards, comme si ma vue vous était odieuse. Je vous ai souvent offensée : jamais encore vous n'avez été implacable. Serez-vous moins généreuse dans ce moment, où je n'ai pas eu l'intention de vous déplaire »?

« Comme je n'ai pas pu croire que

vous ayez voulu m'offenser, je n'ai point de pardon à vous accorder ».

« Qu'un tendre embrassement soit donc le gage de l'oubli de cette fatale méprise. Soyez sûre que vous n'aurez jamais une peine, que je ne la partage aussi-tôt ».

« Je tâcherai de le croire. — Ne soyez pas fâché si je vous demande un moment de solitude. Je suis bien affligée. Il me serait impossible, dans ce moment, de faire usage de ma raison. Je ne peux être tout ce que vous voudriez que je fusse, telle que je devrais être en effet. Laissez-moi me recueillir ; j'espère que bientôt j'aurai su me résigner à tous les maux que je suis destinée à souffrir, et me préparer à jouir des consolations qui me sont encore réservées ».

« Puissiez-vous mettre mon amour au nombre de ces consolations, dit sir William en l'embrassant ; et pour

me le prouver, ne me tenez pas trop long-temps éloigné de vous ».

Sir William la laissa ensuite, et il s'efforça de dissiper le trouble où cette scène l'avait jeté, en se persuadant qu'il avait donné, aux mots révoltans qui lui étaient échappés, une interprétation qui éloignerait totalement les idées d'Hélène de leur véritable signification.

Quels que fussent les soupçons qui lui eussent suggéré cette exclamation, et à quelque mouvement qu'il eût cédé en la faisant, il sentit que l'offense, même la plus cruelle, ne pouvait l'excuser. Il ne douta point que lady Almeria ne répétât ce qu'il avait dit, et il vit aussi-tôt son honneur compromis : mais il songea aussi qu'en persuadant à Hélène que dans le premier moment il n'avait écouté que sa pitié, il s'assurait un ardent défenseur, et que son retour vers elle et le

vif intérêt qu'il lui témoignerait à l'avenir, répondraient victorieusement à la censure qu'attirerait sur lui l'imprudence qu'il avait commise.

Tels étaient les motifs peu louables sur lesquels il fondait la conduite qu'il se proposait de tenir désormais : cependant, il faut convenir qu'il avait été très-sensible à ce qui s'était passé, et qu'il prenait réellement beaucoup de part aux regrets d'Hélène. Il s'était accoutumé depuis peu à la regarder, plutôt comme outragée, que comme ayant des torts à réparer, de sorte qu'il sentait renaître sa première passion pour elle ; et son amour se mêlant à la pitié qu'elle lui inspirait, et aux justes reproches qu'il avait à se faire, il devenait tous les jours plus attentif et plus tendre qu'il ne l'avait été dans le commencement de son mariage.

Mais Hélène ne pouvait plus se trou-

ver heureuse de l'amour de sir William. Quelqu'explication qu'il donnât aux mots injurieux et cruels dont il s'était servi, il n'était plus en son pouvoir de détruire l'impression qu'ils avaient faite sur elle. Sans se rendre un compte exact des motifs qui l'avaient déterminé à la traiter avec tant de barbarie, ce procédé lui paraissait d'autant plus odieux, qu'elle ne l'avait pas mérité. Elle se rappelait d'ailleurs l'indifférence absolue qu'il avait montrée pendant toute la maladie de son fils, et il était impossible qu'il eût ressenti tout-à-coup une compassion si vive pour des maux dont, pendant si long-temps, il avait paru n'être pas touché. Elle ne devinait cependant pas pourquoi sir William s'était réjoui d'un événement si malheureux, à moins que ce ne fût parce qu'il la privait d'une source continuelle de jouissances. Elle s'était

souvent apperçue qu'il était jaloux de la tendresse qu'elle avait pour son fils, et qu'il ne voyait qu'avec beaucoup de peine, le partage d'un cœur où il aurait voulu régner seul. Malgré son extrême indulgence, elle ne pouvait excuser un pareil égoïsme : de sorte qu'il se mêla à la douleur qu'elle éprouvait beaucoup d'éloignement et de dégoût pour son mari ; et malgré tous ses efforts pour se vaincre à cet égard, elle ne put y réussir entièrement. Ses regrets lui furent d'un plus grand secours ; ils l'absorbaient tellement, qu'elle ne s'occupait pas d'autre chose ; et si l'outrage qu'elle avait reçu n'y avait pas été lié par des rapports intimes, il aurait été bientôt effacé de sa mémoire.

CHAPITRE III.

TANDIS qu'Hélène se livrait à sa douleur, elle éprouva que, lorsqu'on a un cœur bienfaisant, il n'y a pas de malheur si grand, auquel l'occasion de diminuer celui des autres n'apporte quelque soulagement.

Les lettres qu'elle recevait du Northumberland, l'informèrent que le petit-fils de sa protégée, la vieille Deborah, jeune homme distingué par son intelligence, sa probité et son industrie, était tombé, par une suite de revers inévitables, dans la plus grande détresse, et qu'il avait été mis en prison avec sa femme et ses deux enfans. Charlotte, qui lui racontait ces détails, déplorait l'impossibilité où se trouvait son père de venir au secours de ces pauvres gens, qui étaient d'au-

tant plus à plaindre qu'ils n'avaient pas mérité leur sort. Il s'agissait de payer pour eux une somme de deux cents livres, et c'était beaucoup trop d'argent pour que M. Mordaunt en fît le sacrifice, sans exposer sa famille à manquer pendant plusieurs jours des objets nécessaires à la vie.

A la lecture de cette lettre, Hélène sentit son cœur palpiter dans son sein. Sir William n'avait pas cessé de lui payer sa pension, et depuis plusieurs mois elle avait eu si peu de dépense à faire, qu'elle se trouvait fort riche dans ce moment. Elle pouvait, en anticipant sur le dernier quartier, ce que de nouvelles économies rendaient extrêmement facile, former les deux cents livres dont elle avait besoin, et par le retour du courrier elle remit à sa sœur une traite de pareille somme sur le banquier de sir William.

Il est inutile de décrire la joie et la

reconnaissance de la famille à qui elle venait de rendre un service si important : mais elle ne fut ni moins heureuse qu'eux, ni moins reconnaissante envers le dispensateur de tous les biens, envers l'Être qui nous fait le don le plus précieux, celui d'un bon cœur. Elle lui adressa ses actions de grace, et elle éprouva ensuite un calme et un repos que pouvait seul lui donner le plaisir d'avoir fait une bonne œuvre.

Lady Almeria n'avait que trop fidèlement rapporté au malheureux Henry toutes les circonstances de la mort de l'enfant, et le chagrin qu'Hélène en avait eu : ces détails l'affligèrent lui-même à un tel point, qu'il ne put s'empêcher de faire quelques tentatives pour sortir de cet état cruel. Cependant lorsqu'il réfléchit que tout ce qu'il savait venait de lady Almeria, et qu'il se rappela son étourderie et le

goût qu'elle avait pour l'exagération, il jugea qu'il était prudent de tout voir par ses propres yeux, et de ne s'en rapporter qu'à lui-même, avant de hasarder aucune démarche.

La douleur d'Hélène, qui ne lui permettait d'ouvrir son cœur à aucun autre sentiment que la bienveillance, et la douceur de son caractère, qui n'admettait ni ressentiment ni haine, lui donnèrent la force d'accueillir les prévenances et les égards de sir William, avec assez de satisfaction et de reconnaissance pour que tous ceux qui les entouraient crussent que la meilleure intelligence régnait entre les deux époux. Elle avait aussi été singulièrement touchée de la générosité qu'il avait montrée à l'égard du petit-fils de la vieille Deborah, d'autant plus que cette vertu n'était pas ordinaire en lui. Il avait su par hasard ce qu'elle avoit fait pour cette famille infortu-

née, et il avait trop de finesse pour ne pas voir que cette circonstance lui offrait un moyen plus sûr de rentrer en grace avec Hélène, que toutes les démonstrations de sa fausse tendresse. Il la loua beaucoup de sa bienfaisance, et il lui donna, en l'imitant, une preuve irréfragable que son suffrage n'était pas emprunté. Aux deux cents livres qu'elle avait données il en ajouta cent, afin que le jeune homme eût les moyens de recommencer son commerce avec quelqu'avantage.

Hélène lui sut bon gré de cette action généreuse, et elle osa se flatter encore une fois qu'il connaîtrait un jour le véritable emploi des richesses, qu'ils n'auraient bientôt plus qu'un même desir, que leurs ames s'entendraient, et qu'enfin ils retrouveraient le bonheur.

Sir William avait expliqué à lady

Almeria, de la même manière qu'à Hélène, l'expression dont il s'était servi. Il cherchait à prouver de plus en plus, par les démonstrations du plus tendre amour, et même en partageant les regrets de sa femme, qu'il était impossible de l'interpréter autrement. Hélène de son côté semblait avoir pardonné, ou du moins avoir oublié tout ce qui s'était passé, et lady Almeria ne voyait plus rien entre eux, qui justifiât sa première opinion et les rapports de Jenny.

Malgré ces apparences, elle ne voulait pas convenir de sa méprise, et en avouant, dans les lettres qu'elle écrivait à Henry, le changement qui s'était opéré, elle l'attribuait hardiment à l'artifice profond de sir William qui n'employait probablement ce moyen que pour la mieux tromper : elle se fondait sur le chagrin qui dévorait Hélène, et qu'elle disait ne pouvoir

pas être causé par la mort d'un enfant qui n'avait pas quatre mois.

Mais Henry, à qui cela ne paraissait pas aussi impossible, et qui d'ailleurs aurait souhaité que cette douleur profonde eût eu une autre cause que celle qu'il avait imaginée jusqu'alors, crut que le moment était favorable, puisque sir William se trouvait à Oakley, et qu'il paraissait être avec elle de la meilleure intelligence, pour essayer de s'assurer par lui-même de la vérité. Il partit dans cette intention pour sa petite maison. Le lendemain de son arrivée, il se rendit à Oakley; lady Almeria l'avait prévenu qu'Hélène était si indisposée, que rarement elle sortait de son appartement avant deux heures de l'après-midi, de sorte qu'il avait choisi, pour sa première visite, une heure à laquelle il était à-peu-près certain de ne rencontrer que sir William.

Il avait traversé une partie du parc, et il se proposait d'entrer, par les jardins, dans une antichambre où se tenaient ordinairement les domestiques. Pour y arriver, il fallait qu'il passât nécessairement devant la salle à manger qui était au rez-de-chaussée, et où lady Almeria déjeûnait dans ce moment. Ils s'apperçurent réciproquement : lady Almeria se hâta de l'appeler, et lui dit : « Vous voilà donc dans notre voisinage? Je ne croyais pas que vous vinssiez ; mais vous avez été bien informé, car j'imagine que vous savez que sir William n'est pas chez lui ».

« Sir William n'est pas chez lui ! répéta Henry ; pourquoi ne m'en avez-vous pas averti plutôt »?

« Il n'est parti que depuis deux jours pour une affaire très-peu importante, et je présume qu'il sera absent une semaine entière. Allons, asseyez-

vous; je vais courir chez Hélène lui annoncer votre visite : je suis sûre qu'elle aura beaucoup de plaisir à vous voir, et que cela lui fera du bien ».

« Restez, je vous en supplie; restez, lui cria-t-il : sachant tout ce que vous savez, pouvez-vous penser que je consente à voir lady Ackland en l'absence de son mari »?

« Pourquoi non ? je vous dis que cela lui fera du bien. Il s'en est peu fallu que vous ne l'ayez trouvée ici. Elle est beaucoup mieux : elle déjeûne avec nous; mais elle avait ce matin un grand mal de tête, et elle est restée dans sa chambre ».

« Je suis bien heureux que cela se soit rencontré ainsi ! Maintenant, lady Almeria, promettez-moi, s'il est possible que vous gardiez un secret, que lady Ackland ne saura pas que je suis venu ici; et pour vous dédommager

de la contrainte que je vous impose, je vous permets de faire part à sir William de toutes les circonstances de ma visite ».

« Moi, lui en faire part ! Non vraiment, jamais je ne lui dirai rien qui puisse lui donner la moindre satisfaction. Mais au nom du sens commun (car je n'ai pas de plus hautes prétentions), je vous en prie, confiez-moi le motif qui vous empêche de voir lady Ackland ».

« Il me semble qu'il vous est facile de répondre vous-même à cette question, si, de tous les rapports que vous m'avez faits, il y en a quelques-uns qui soient exacts. C'était sir William, et non lady Ackland, à qui je venais rendre visite, et quand sir William sera de retour, je reviendrai. Je n'ai aucun sujet de fuir lady Ackland; mais je ne la verrai point en l'absence de son mari ».

« Pourquoi ne pas vous donner vous-même, auprès d'Hélène, le mérite de la privation que vous vous imposez ? Vous n'avez aucun sujet de fuir lady Ackland ! je le crois bien ; et quand je sais que vous donneriez un de vos yeux pour avoir le droit de la regarder avec l'autre, je ne comprends pas comment vous refusez de lui dire tout ce que vous souffrez pour l'amour d'elle ».

« Ma chère lady Almeria, voulez-vous que lady Ackland sache que la jalousie de son mari m'est connue ? J'espère que jamais elle n'apprendra cette triste vérité. Ne m'avez-vous pas dit que, même à vos yeux, elle ne veut jamais paraître s'en apercevoir ? Irai-je lui révéler que vous et moi sommes en possession de ce fatal secret, d'un secret qu'elle voudrait cacher à tout le monde »?

« Restez, voyez-la ; et parlez-lui,

comme si vous ignoriez tout ce qui s'est passé »..

« Oui, pour l'exposer à d'injustes soupçons et à de mauvais traitemens de la part de sir William ! Vous avez imaginé vous-même que j'étais informé de son absence ; pensez-vous qu'il soit moins susceptible que vous de tomber dans une semblable erreur ? Quand sir William saura que je suis venu, et que je n'ai pas vu lady Ackland, il est impossible qu'il ne croye pas, ce qui est vrai, que je suis venu pour lui et non pour sa femme ».

« Fort bien : je n'ai pas beaucoup de confiance en moi, soit en fait de prudence, soit en fait de sentiment ; mais je gage que je mènerai un mari jaloux mieux qu'aucun de vous deux. J'irais droit devant moi : si cela plaisait à mon haut et puissant seigneur, tant mieux pour lui ; sinon, il serait bientôt las de se plaindre ; car cela ne

lui serait d'aucune utilité. Mais vous allez enfin voir Hélène.... c'est la porte de sa chambre qu'elle ferme.... je l'entends qui descend ».

« Adieu donc : je m'en vais, et je vous supplie encore une fois de ne pas lui parler de ma visite ».

Henry sortit aussi-tôt ; et de peur qu'on ne le vît par les croisées, s'il prenait pour s'en retourner le même chemin qu'il avait suivi en venant, il traversa à la hâte le côté opposé du parterre, qui n'était pas attenant à la partie du parc par laquelle il était entré. Après avoir marché au hasard pendant quelque temps, il trouva une haie, la franchit, gagna la grande route, et ensuite sa petite maison.

Quand il fut de retour chez lui, il réfléchit sur le succès de sa fuite et sur le tort qu'il aurait fait à Hélène, s'il l'avait vue en l'absence de sir William. Il ne pouvait se dissimuler qu'une

pareille visite ne fût très-propre à donner à un jaloux la certitude d'une correspondance secrète. Il résolut d'être plus prudent à l'avenir, de prendre patience, et de se conduire désormais comme si les souffrances d'Hélène lui étaient indifférentes : mais il se reprocha d'avance les maux qu'il pouvait avoir causés par un desir trop vif de la secourir, quoiqu'il eût pris pour ne se point trahir toutes les précautions imaginables.

« Adorable Hélène ! s'écria-t-il, je ne puis contribuer à votre bonheur ; que jamais au moins je ne m'expose à vous rendre plus malheureuse, pour avoir cherché à me procurer de vaines consolations »!

Hélas ! si la seule possibilité d'aggraver le malheur d'Hélène causait de si vives alarmes au cœur sensible et généreux de Henry, que n'aurait-il pas éprouvé, s'il avait su combien de

tourmens il venait de lui préparer. Déterminé par les réflexions qu'il avait faites, il s'en retourna à Londres, bien décidé à ne plus essayer, sous aucun prétexte, de se rapprocher d'Hélène ni de sir William.

Lady Almeria eut à essuyer un grand combat entre son indiscrétion et son orgueil, qui avait été un peu piqué par ces mots de Henry, « s'il est pos» sible que vous gardiez un secret ». La prudence, la délicatesse, et même l'intention de l'obliger ne l'auraient pas retenue; le désir de lui prouver qu'elle savait garder un secret, l'emporta en elle et lui ferma la bouche : mais, agitée par la contrainte qu'elle s'imposait, il lui fut impossible de rester en place; elle attira Hélène dans le jardin, et la quitta bientôt après pour s'assurer si Henry était réellement parti.

Hélène s'en retournait seule et lentement au château, lorsqu'à son

grand étonnement, elle apperçut sir William qui venait au-devant d'elle. Il était suivi d'un domestique à qui elle entendit qu'il demandait avec vivacité, et même avec un peu d'humeur, si pendant son absence, on n'avoit point reçu de visites. Sur la réponse negative que cet homme lui fit, il s'en éloigna avec colère, et, à la vue de sa femme, il frémit, et il eut l'air très-embarrassé. Hélène n'avait pas assez de force pour hâter le pas; elle crut voir un moment que sir William, loin de venir avec empressement à sa rencontre, avait pris un autre chemin : il ne tarda cependant pas à revenir auprès d'elle.

« Vous vous portez beaucoup mieux, lui dit-il avec un peu d'aigreur, depuis que je vous ai quittée. On m'a dit que vous déjeûniez tous les jours dans le salon, et je vois que vous vous promenez dans le jardin ».

« Oui, dit Hélène en lui prenant le bras : mais cette folle lady Almeria m'a échappé, et j'aurais eu bien de la peine à regagner la maison sans un appui ».

« Vous en aviez un, j'imagine, quand vous êtes sortie » ?

« Lady Almeria était avec moi ; elle m'a quittée presqu'aussi-tôt, sous je ne sais quel prétexte, et pour aller je ne sais où ».

« Avez-vous été seule pendant mon absence »?

« Oui ; et la pauvre lady Almeria est si ennuyée, que je crois qu'elle m'aurait abandonnée à moi-même si vous n'étiez pas venu mettre fin à notre tête-à-tête ».

« Ma présence n'ajoutera pas beaucoup à ses plaisirs ».

« Je crois, en effet, que rien ne pourra la retenir plus long-temps ici. Elle trouve qu'elle a déjà fait assez de

sacrifices à la pitié : c'est, à ce qu'elle dit, le motif auquel nous devons attribuer la grace qu'elle nous a faite de nous tenir compagnie ».

Comme elle achevait ces mots, ils entrèrent dans le salon. Hélène fut fort aise de pouvoir se reposer sur un sofa. Quant à sir William, il se tint debout devant elle, observant un profond silence, les yeux fixés sur elle, et fortement préoccupé.

Frappée de son air et de ses manières, qui n'étaient plus les mêmes qu'avant son départ, Hélène soupçonna que, pendant son absence, il avait éprouvé quelque désagrément. « Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle avec douceur ; votre retour a été plus prompt que vous ne vous l'étiez proposé : j'espère qu'il ne vous est rien arrivé ».

« Je vois bien, répondit sir William, que je suis revenu plutôt que

je n'étais attendu». Et en même temps il sortit.

Hélène, surprise et effrayée de cette réponse, ne savait à quelle conjecture s'arrêter. Elle ne douta point qu'il n'eût conçu de nouveaux soupçons qui avaient réveillé sa jalousie; mais elle ne devinait pas la cause de ce changement. Si elle avait su qu'il avait vu Henry sauter par-dessus la haie qui séparait le parterre de la grande route, l'énigme eût été expliquée. Il l'avait vu, en effet; et de-là ses questions aux domestiques; ses craintes augmentées par la rencontre d'Hélène dans le jardin, et ce desir implacable de vengeance qui s'empara de lui.

UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real Biblioteca

CHAPITRE IV.

En rentrant au château, lady Almeria fut instruite par Hélène, du retour imprévu de sir William. Elle en fut d'autant plus satisfaite, qu'elle s'ennuyait beaucoup à Oakley, et qu'elle s'était promis d'en partir aussi-tôt qu'Hélène aurait quelqu'un auprès d'elle. « Par conséquent, dit-elle, vous n'avez plus besoin de moi : ainsi, je m'en retournerai à Londres, où je me flatte que je manque à bien des gens ».

« Vous me laisserez du moins, reprit Hélène en poussant un profond soupir, vous me laisserez votre petite fille » ?

« Très – volontiers ; mais j'espère que vous ne songez pas à rester toujours ici : si vous le faites, je vous prédis que jamais vous ne rétablirez votre

santé. Au reste, je compte que dès qu'Almeria vous embarrassera, vous me l'enverrez sur-le-champ à Londres, ou bien sa bonne l'emmènera avec elle dans le Devonshire ». Lady Almeria alla ensuite donner à ses domestiques quelques ordres pour son départ, qu'elle fixa au lendemain; et Hélène, abattue et préoccupée par diverses conjectures sur la cause de l'humeur que sir William avait témoignée, se retira dans son appartement. Lady Almeria passa un moment après dans le salon; et songeant que ce serait une bonne précaution que de prévenir Henry de l'arrivée de sir William, elle lui écrivit le billet suivant:

« Sir William est arrivé ce matin. » Vous avez saisi le moment favorable » pour vous échapper; l'ennemi vous » aurait surpris si vous aviez retardé » d'un seul moment votre départ. Ainsi, maintenant vous pouvez faire

» vos visites avec toute la décence » convenable, et y mettre des formes » qui défieront l'esprit le plus soup- » çonneux. Je m'en vais demain : de » sorte que vous serez libre d'ajouter » la pitié aux motifs qui vous appellent » à Oakley. On aura peut-être la bonté » de croire que vous n'en avez pas » d'autre, et que votre conduite est » très-louable. Au surplus, ne négli- » gez pas, je vous en prie, cette pau- » vre Hélène ; car elle mourra d'ennui, » si vous l'abandonnez, pour tout plai- » sir, aux conversations du *caro spo-* » *so* ».

Elle laissa ce billet sur la table, pour aller sur-le-champ donner un contr'ordre à sa femme-de-chambre ; et il n'y avait pas dix minutes qu'elle était absente, lorsque sir William entra par hasard dans le salon. Son nom, écrit de la main de lady Almeria, attira ses regards. Ni l'honneur, ni la

délicatesse ne purent l'empêcher de satisfaire sa curiosité. Il lut ce que lady Almeria avait écrit. Chaque mot était un coup de poignard qui le frappait au cœur; et il sortit ensuite dans le jardin comme un furieux, cédant à son premier mouvement, qui le portait à aller chercher Henry, et à laver dans son sang l'outrage qu'il ne doutait plus d'en avoir reçu.

Peu de momens suffirent cependant pour modérer son emportement. Sa résolution était déjà prise auparavant, à cause de ce qu'il avait vu, et qui ne lui paraissait pas une preuve moins sûre que celle qu'il venait d'acquérir. Il revint peu à peu à cette résolution, et il éprouva, en s'y confirmant, une sorte de satisfaction, puisque désormais ce qui n'eut été qu'un acte de cruauté devenait un acte de justice. Il avait toujours eu l'intention de prendre Helène pour victime, s'il se déci-

dait jamais à en immoler une à sa jalousie. Selon lui, elle était bien plus coupable que Henry. Il y avait dans sa conduite une complication d'hypocrisie, de trahison et d'infidélité. Toutes ses démarches, toutes ses actions, depuis qu'il était marié avec elle, lui semblaient porter avec soi le caractère de la plus odieuse fausseté; et il se trouvait absous dans sa conscience d'employer, pour punir le vice, les mêmes moyens dont le vice s'était servi pour flétrir son honneur.

Néanmoins son trouble était trop grand pour qu'il lui fût possible de le cacher, si l'on voulait prendre la peine de l'observer; en conséquence il se retira dans sa chambre, prétexta une indisposition soudaine, et se mit au lit.

Hélène ne tarda pas à apprendre que sir William était incommodé. Elle se rendit auprès de lui : il avait les

yeux enflammés; sa main était brûlante: elle le supplia, avec le plus tendre intérêt, de faire venir sur-le-champ un médecin, et s'étant assise à côté de son lit, elle déclara que son intention était d'y rester jusqu'à ce que le médecin fût venu. Sir William s'y opposa avec tant de chaleur, il exprima même son refus d'un ton si dur, qu'elle céda après beaucoup d'instances, craignant d'augmenter son mal par la contradiction, plus qu'elle ne le soulagerait par ses soins. Sir William lui assura d'ailleurs qu'il n'était malade que de fatigue, et pour avoir couru à cheval au moment de la journée où le soleil était le plus ardent; qu'il était certain que quelques heures de repos le guériraient complètement, et qu'il se sentait une grande envie de dormir.

Hélène n'avait pas assez de confiance dans les connaissances de sir

William en médecine, pour s'en rapporter, soit à l'explication qu'il donnait des causes de sa maladie, soit aux remèdes qu'il emploierait. Elle envoya chercher un médecin, et dans l'intervalle elle alla souvent à la porte de la chambre écouter si son mari dormait. Elle n'eut pas de peine à s'assurer du contraire, car elle l'entendit marcher à grands pas : sûre de ne pas se tromper, elle tourna doucement le bouton de la serrure ; mais éprouvant de la résistance, et supposant avec raison que les verroux étaient tirés, elle ne fit aucun effort pour entrer.

Cette circonstance augmenta beaucoup son inquiétude. Elle commença à regarder, comme une cause de l'indisposition dont sir William se plaignait, la mauvaise humeur qu'il avait montrée en arrivant, et qu'elle même avait d'abord attribuée à la fatigue du voyage. Elle se douta que si cette in-

disposition était réelle, elle provenait d'une agitation morale; mais elle craignit en même temps que ce ne fût un prétexte qu'il employait pour se soustraire à tous les regards, et ne pas exciter la curiosité. Dans tous les cas, il ne pouvait résulter aucun bien des efforts qu'elle aurait faits pour le soigner malgré lui. S'il était malade, elle avait tout lieu de croire qu'il se prêterait à exécuter les ordonnances du médecin; et si quelque chose l'avait troublé, elle jugeait avec raison, qu'elle aurait bien plus de moyens de le ramener, lorsqu'il paraîtrait moins éloigné de vouloir l'entendre. Elle rentra dans son appartement, où elle attendit avec la plus vive impatience qu'il sonnât, et qu'il lui fournit ainsi une occasion de retourner chez lui.

Tandis que cela se passait, lady Almeria était revenue dans le salon, avait cacheté son billet, et l'avait en-

voyé à la petite maison, par le domestique qui devait aller à la ville voisine, demander des chevaux de poste pour le lendemain. Quand on lui dit que sir William était malade, elle eut d'abord quelques craintes d'être obligée de rester pour lui donner des soins, et que cette maladie ne fût pas de nature à lui permettre de laisser Hélène seule. Elle alla la trouver dans son appartement pour prendre des informations, mais elle ne put en apprendre rien de satisfaisant.

Le médecin arriva : Hélène aurait voulu qu'on l'annonçât sur-le-champ à sir William ; le domestique, à qui elle s'adressa, lui dit qu'il avait reçu de son maître, l'ordre positif de n'entrer chez lui que lorsqu'il appellerait, et qu'il n'osait pas lui désobéir.

Comme Hélène n'était plus alors si inquiète au sujet de la maladie de son mari, elle n'insista pas, et feignit de

croire qu'il dormait et que le sommeil le guérirait sûrement. En continuant d'écouter à la porte de temps en temps, elle avait observé que le plus profond silence régnait; elle commença à croire que l'accès de colère qu'il avait eu se passait, et qu'elle le retrouverait plus calme et bien portant.

Vers huit heures du soir on entendit sa sonnette. Son domestique le trouva levé; on lui dit que le docteur Wilson était arrivé, et il ordonna qu'on le fît entrer ainsi que lady Ackland. Il parla avec une raillerie amère des craintes qui avaient donné au docteur la peine de faire dix milles à cheval, par un soleil ardent, pour venir voir un homme qui s'était couché pour essayer de dormir et de chasser ainsi un violent mal de tête.

« Tenez, monsieur, dit-il au médecin en lui présentant son bras, tâtez

si ce pouls n'annonce pas la plus parfaite santé ».

Le docteur Wilson assura que cela était vrai; et il conseilla à Hélène de ne point s'inquiéter, parce que sir William avait parfaitement bien su se guérir.

Hélène, persuadée que les soupçons qu'elle avait eus, étaient justement fondés, se retira alors, et apprit à lady Almeria que le sommeil avait dissipé tous les maux de sir William, et que le docteur Wilson le trouvait fort bien.

« Dieu soit loué »! s'écria lady Almeria.

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

« Je suis sûre, reprit-elle, que sir William vous serait fort obligé, s'il savait l'intérêt que vous prenez à sa santé ».

« Non, non, en vérité; ce n'est pas d'intérêt qu'il s'agit. Vous savez que

j'ai fixé mon départ à demain ; je craignais qu'il ne me fût impossible de m'en aller, et de laisser sir William malade, et vous si faible, si peu en état de lui donner des secours ».

Hélène secoua la tête, et réfléchit un moment sur le bien et le mal qui résultaient d'un égoïsme si parfait.

Sir William parut à souper, et le lendemain matin il descendit pour déjeûner ; mais le hasard voulut que jamais il ne se trouvât seul avec lady Almeria. Il est probable que, quand bien même cela serait arrivé, elle ne lui aurait pas parlé de la visite de Henry, non-seulement par la raison qu'elle aurait été bien fâchée de lui rien dire qui pût lui être agréable, mais encore parce qu'elle n'éprouvait aucun désir de raconter une chose qui, à ses yeux, n'offrait pas un grand intérêt, et qui en soi n'avait rien de répréhensible.

Au moment de se séparer d'Hélène, et en lui faisant ses adieux, elle ajouta: « Je vous en prie, tâchez de vous rétablir bientôt. Vous devriez voyager un peu, changer d'air : vous ne vous porterez pas bien, tant que vous resterez ici ».

« Je crois, dit sir William lorsque lady Almeria fut partie, que pour la première fois votre belle-sœur a donné un bon conseil. Je suis parfaitement de son avis. Que penseriez-vous d'un voyage de quelques mois » ?

« Je vous accompagnerai volontiers par-tout où vous voudrez aller », répondit Hélène ; et l'espoir que c'était à Groby qu'on projetait de la mener, fit palpiter son cœur.

« Le soin de votre santé exige que vous cherchiez de nouveaux sujets de distraction. Le bonheur parfait dont nous jouissons depuis peu (en disant cela, son front se rida, sa voix s'altéra

sensiblement) ; le bonheur parfait dont nous jouissons depuis peu, a besoin de nourriture : dans un climat lointain, en pays étranger, il me semble que nous aurions plus de moyens de le rendre durable, et d'empêcher que rien ne vienne le troubler. Répugneriez-vous à parcourir le continent pendant quelques mois » ?

L'idée du Northumberland occupait encore l'esprit d'Hélène, et l'empêcha de répondre avec l'empressement qu'elle avait coutume de mettre à accepter les propositions de sir William. Elle lui dit après un moment de silence et non sans quelque embarras : « Je ne peux avoir aucun motif de m'y opposer, pourvu que vous me permettiez de voir Groby avant notre départ ».

« Pourquoi voir Groby ? cela dérangerait tous mes projets, j'ai besoin de partir sur-le-champ ».

« Vous n'avez donc pas l'intention de faire une longue absence » ?

« Pas très-longue : je me propose de revenir en Angleterre à-peu-près dans un an ».

« Dans un an ! répéta Hélène : et vous n'appelez pas cela une longue absence » ?

« J'imagine qu'il me faudra tout ce temps-là pour finir mes affaires ; et, comme d'ici à dix-huit mois je ne veux pas aller à Londres, mon retour ne s'effectuera probablement que vers le mois de juin prochain ».

« Devant rester si long-temps absent, vous ne pouvez avoir aucun motif de m'empêcher de rendre une visite à mes parens, avant de partir. Il y a maintenant un an et demi que je n'ai eu le plaisir d'en voir aucun ».

« Quand donc serai-je assez heureux, reprit sir William d'un ton fâché, pour vous proposer quelque

chose que vous acceptiez sans répugnance »?

« Vous ne devez pas être surpris, repartit Hélène avec douceur, de l'éloignement que je montre pour prolonger d'une année une séparation déjà trop pénible, et le chagrin que j'ai de ne pas voir des êtres qui me sont bien chers et qui prennent à moi le plus tendre intérêt. Je sais que mon père sur-tout desire beaucoup de se rapprocher de moi ».

« Je n'ai certainement aucun motif de combattre en vous un desir si louable; mais il est impossible que vous alliez en Northumberland. Tenez; calculez vous-même. — Il est aujourd'hui mercredi; de lundi en huit je compte être arrivé en Hollande ».

« De lundi en huit! cela me fait en vérité bien de la peine; car je crains, permettez-moi de vous le dire, que mon père ne soit très-mécontent, si je

quitte l'Angleterre pour tant de temps, sans le voir et sans l'embrasser ».

« Il vous sera très-facile de vous justifier de ce que cette conduite pourra avoir d'irrévérent à ses yeux. Vous mettrez tout sur le compte de votre mari, que vous accuserez de cruauté et de tyrannie ; et non-seulement on vous excusera, mais encore on aura pitié de vous ».

« Hélas ! si de pareilles idées doivent nous suivre dans notre voyage, le changement de séjour ajoutera peu de chose à notre bonheur ».

« Pourquoi donc les entretenir vous-même, loin de vous efforcer de les détruire ? depuis que nous sommes mariés, avez-vous jamais voulu me faire le sacrifice de sentimens étrangers aux liens qui nous unissent » ?

« Eh bien ! je le ferai dans cette occasion : je suis prête à partir avec vous, quand vous voudrez ».

« Est-ce bien au moins de tout votre cœur, que vous y consentez » ?

« De tout mon cœur. Je m'étais flattée que votre volonté ne serait jamais en opposition avec mes devoirs envers mon père ; mais, puisqu'il en est autrement, votre volonté obtiendra la soumission que je lui dois ».

« Que le cœur d'une femme, s'écria sir William, est impénétrable et difficile à expliquer » !

« C'est vous-même, mon cher sir William, qui créez le mystère dont vous semblez vous étonner : il n'y a sûrement dans la nature rien de plus simple que mon cœur ».

« Ne sais-je pas ?... ne sais-je pas ?... puis, se reprenant presque aussi-tôt, il ajouta : Eh bien ! je vous mettrai à l'épreuve ». Il ouvrit ensuite un atlas qui était à côté de lui sur une table, et il continua en ces termes : « Voyons un peu la route que nous tiendrons.

Nous laisserons la France et l'Italie; on y rencontre trop d'étrangers et de voyageurs : commençons par le nord de l'Europe. Le mariage de ma sœur avec un noble Saxon, m'a si souvent appelé dans la partie septentrionale de l'Allemagne, et j'y ai resté, à différens intervalles, tant de temps, que je suis là presque comme chez moi, et que j'ai passé à Dresde quelques-uns des momens les plus heureux de ma vie : — nous irons à Dresde ; je vous présenterai à ma sœur. Chemin faisant nous visiterons la Haye, et nous verrons aussi tout ce que les Provinces-Unies offrent de curieux. Je vous montrerai Hanovre, Brunswick, Hambourg. Vous parcourrez les bords de la mer Baltique, et nous nous détournerons ensuite pour nous rendre à Berlin, où nous séjournerons quelque temps : mais nous irons passer l'hiver à Dresde ».

« Et par où reviendrons-nous en Angleterre » ? demanda Hélène.

« Je vous conduirai à Vienne, à travers la Bohême. Peut-être même entrerons-nous en Italie : il y a, au reste, dans l'archevêché de Saltzbourg, des sites dont je suis sûr que la vue vous plaira infiniment ».

« Je crois que j'aimerais assez à aller de Vienne à Venise, et de-là, par le Tirol, en Suisse. Je serais fâchée que la Suisse ne fût pas comprise dans notre tournée. — Au reste, il me semble que nous préparons là des matériaux pour une bien longue absence ».

« Il nous serait facile de voir une plus grande étendue de pays en moins de temps que nous n'en voulons prendre ».

« Oui, la voir seulement ; mais ce n'est pas cette manière de voyager qui serait la plus agréable ».

« Ce n'est qu'un faible apperçu de

ce que nous pourrons faire ; nous modifierons ce plan selon que les circonstances et notre volonté nous y porteront ».

« Votre projet est-il réellement de partir la semaine prochaine ? Il me semble qu'un départ si prompt n'est guère possible. N'avons-nous pas besoin d'acheter une voiture ? Et vos affaires ? — Pouvez-vous, dans un si court intervalle, les mettre en assez bon ordre, pour les abandonner ensuite avec sécurité pendant si longtemps » ?

« Tout cela s'arrangera ; ne vous en inquiétez aucunement. Faites aussi promptement qu'il sera en votre pouvoir, toutes les dispositions que vous croirez nécessaires, et comptez qu'en moins d'une semaine je serai prêt à vous conduire par Londres à Harwich ».

En disant cela sir William la quitta,

comme s'il était allé sur-le-champ commencer ses apprêts de départ. Hélène se retira dans sa chambre, inquiète et affligée de tout ce qui s'était passé depuis la veille. Elle ne pouvait s'empêcher de rapprocher ce projet soudain de voyage, du trouble qui avait agité sir William, et du mécontentement qu'il avait témoigné : mais sa raison et sa pénétration étaient insuffisantes pour lui révéler un si profond mystère.

L'habitude dont elle s'était fait un principe, de toujours regarder les événemens sous un aspect favorable, et d'ouvrir à l'avance son cœur à toutes les espérances de bonheur qui pouvaient s'y attacher, lui donna la force de repousser dans ce moment une foule de craintes pénibles et confuses qui s'élevaient dans son esprit. Elle chercha aussi à se persuader, d'après quelques mots échappés à sir

William, que cette nouvelle exigence de sa part, était la dernière épreuve à laquelle il voulait la soumettre, et elle se flatta qu'en usant de prudence, elle réussirait à fonder son bonheur à venir sur une base passablement solide.

C'était dans cet espoir qu'elle avait consenti à tout, qu'elle avait renoncé au desir bien naturel de voir sa famille avant son départ, qu'elle avait cédé au caprice de sir William, et à son empressement qui lui paraissait n'avoir aucun objet; et qu'elle avait eu le courage de cacher les regrets amers que lui causait ce sacrifice. Elle était décidée à ne montrer dans cette circonstance que de la bonne volonté, et même une sorte de satisfaction, ne doutant pas que son mari ne trouvât dans cet oubli de toute autre affection, une réfutation complète des injustes soupçons qui jusqu'alors avaient troublé la paix de leur ménage.

CHAPITRE V.

Il n'y a point de vertu qui porte avec soi sa récompense, comme la faculté de se commander les résolutions les plus pénibles, et d'exercer sur soi cet empire avec toute l'énergie que donnent les principes de la saine morale.

Hélène ne tarda pas à éprouver en effet le sentiment dont elle avait desiré que sir William la crût pénétrée. Elle écrivit sur-le-champ à son père, pour lui annoncer le voyage qu'elle allait entreprendre. Elle chercha à excuser la promptitude de son départ et l'impossiblité où elle était de lui rendre ses devoirs avant de quitter l'Angleterre, en lui disant que sir William n'était si pressé de partir, que parce qu'il attachait le plus grand prix à la faire changer d'air. Elle donna à en-

tendre que, très-probablement, son absence serait beaucoup moins longue qu'on ne le disait. Elle annonça que l'époque de son retour dépendrait du parfait rétablissement de sa santé, et que, comme elle n'était plus que très-légèrement indisposée, elle était presque sûre qu'au printemps elle reviendrait en Angleterre. Elle affecta de répéter, afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit de son père, qu'elle avait concouru à former ce projet, et elle lui promit de l'informer exactement et avec beaucoup de détails, de tout ce qu'elle verrait ou apprendrait de curieux et d'intéressant.

Quoique sa lettre fût écrite dans une bonne intention et même avec beaucoup d'adresse, elle ne produisit pas l'effet qu'elle en attendait. M. Mordaunt fut frappé du peu de solidité du prétexte dont on colorait un voyage si précipité, et du peu de ressources

qu'offrirait à la convalescence de la malade le pays où on avait résolu de la mener ; le climat du nord de l'Allemagne lui parut très-peu propre à fortifier un tempérament affaibli par la maladie et la douleur.

Hélène avait dit, il est vrai, qu'un des motifs qui l'avaient déterminée à accepter la proposition de son mari, était l'espoir que de nouveaux lieux la distrairaient agréablement, et qu'un nouveau climat lui rendrait la santé ; mais M. Mordaunt savait que, si elle en était la maîtresse, elle n'irait pas chercher des consolations ailleurs que dans le Northumberland ; et la négligence et la gaîté qu'elle s'était efforcée de mettre dans son style, et le plaisir qu'elle affectait de montrer, en songeant aux agrémens que ce voyage lui procurerait, prouvaient d'un autre côté qu'elle n'avait besoin d'aucune consolation.

UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real Biblioteca

Ces réflexions jetèrent le trouble et l'inquiétude dans l'ame de M. Mordaunt; il résolut de voir sa fille avant qu'elle partît. En conséquence il lui fit part dans sa réponse de son intention; et pour ne pas retarder d'un moment le départ que sir William avait absolument voulu fixer à une époque très-prochaine, il lui manda qu'il se rendait sur-le-champ à Londres, où il espérait arriver à temps pour les rejoindre à leur passage, et y jouir pendant quelques heures du plaisir d'être avec eux. Il ne parlait que de quelques heures, car il avait jugé, d'après la lettre d'Hélène, que sir William ne s'arrêterait pas même un jour entier dans la capitale. En effet, sir William, par son extrême diligence, trompa le tendre empressement de M. Mordaunt. S'il avait pu deviner les craintes et les soupçons qui agitaient son beau-père, il aurait sûrement employé vo-

lontiers un jour, et plusieurs jours même s'il avait fallu, à le dissuader, à le rassurer; mais ne doutant point qu'il ne se contentât de ce qu'Hélène lui avait dit, il ne soupçonnait pas qu'il pût y avoir des craintes ou des soupçons à dissiper.

Le jour même que la lettre d'Hélène arrivait à Groby, sir William et Hélène partaient d'Oakley pour se rendre à Londres: sans s'arrêter à leur premier projet, ils y passèrent deux nuits et une journée; mais ayant poursuivi leur voyage dès le jour suivant, ils avaient quitté Warwich, avant que M. Mordaunt fût arrivé à Londres.

Le mariage imprévu de la femme-de-chambre d'Hélène, était le motif qui l'avait retenue. Un jeune homme, fils d'un des premiers fermiers de sir William, faisait la cour à Jenny; il était convenu qu'ils ne se marieraient que lorsqu'il aurait une ferme à diriger

et à cultiver; et tous les deux regardaient cette époque comme très-éloignée dans l'avenir : mais le lendemain du jour que sir William avait résolu de voyager, son homme d'affaires avait proposé à Thomas une ferme avec des conditions si avantageuses, que rien n'avait plus manqué que le consentement de Jenny pour qu'il l'épousât, et qu'il devînt le plus heureux des hommes. Jenny s'y était d'abord opposée; elle avait répondu qu'il lui était impossible de quitter ainsi sa maîtresse, dans un moment où elle lui devenait si nécessaire; mais la rhétorique de Thomas avait facilement triomphé de ses scrupules, et elle avait enfin osé confier à Hélène, quoiqu'avec quelque répugnance, qu'elle était bien malheureuse de s'absenter ainsi, et que si elle était restée à Groby, elle aurait épousé Thomas.

Hélène n'avait pas eu de peine à

comprendre ce que signifiait cette confidence; et comme jamais ce qui lui était personnel ne l'arrêtait, quand le bonheur des autres dépendait de sa décision, elle avait consenti volontiers à laisser Jenny en Angleterre, et lui avait assuré, avec sa bonté ordinaire, qu'elle pouvait se livrer sans inquiétude à son bonheur, et croire que sa maîtresse supporterait la privation de ne la point avoir auprès d'elle, sans se plaindre et sans lui en vouloir.

Sir William avait paru extrêmement satisfait de la conduite d'Hélène dans cette circonstance, et avait cherché même à plaire à la maîtresse et à la femme-de-chambre, en faisant à celle-ci un très-beau présent de noce.

Hélène avait vu dans cet acte de générosité une nouvelle preuve, que chaque jour les sentimens de son mari

se rapprochaient davantage des siens. Il parlait en général des domestiques, comme s'ils eussent été des créatures d'un ordre inférieur, et les regardait comme obligés, quand on les payait bien, à subir sans murmurer l'esclavage du caprice et les rigueurs de la tyrannie. Craignant qu'il ne blâmât fortement l'ingratitude et l'insensibilité de Jenny, et ayant préparé d'avance des observations propres à le calmer, et à lui faire prendre en patience ce qu'elle pourrait éprouver de désagrémens et d'embarras à cause de ce contre-temps, elle avait été enchantée de le trouver dans des dispositions si différentes, et s'était hâtée d'acceder à la demande qu'il lui faisait, de ne remplacer Jenny que par une étrangère qui lui serait beaucoup plus utile pendant son sejour dans le continent.

Elle avait écrit en conséquence à

lady Almeria, pour la prier de lui procurer une femme-de-chambre, et la nécessité de faire un choix entre celles qui se présentaient, l'avait retenue à Londres. Enfin, après en avoir arrêté une qui lui convenait davantage, elle avait renvoyé Jenny et continué son voyage.

Rien n'égala le mécontentement qu'éprouva M. Mordaunt, lorsqu'à son arrivée à Londres, il trouva qu'Hélène en était partie ; mais son fils et lady Almeria lui donnèrent de si fortes assurances qu'elle se portait bien, et qu'elle avait l'air d'être très-satisfaite, qu'il n'eut plus aucune inquiétude, et ne conserva que le déplaisir d'avoir manqué l'occasion de la voir. Il attribua la promptitude inutile de ce départ aux craintes de sir William sur la santé d'Hélène, et un peu aussi au desir qu'il devait avoir de revoir des pays étrangers, et de

reprendre des habitudes qu'il préférait à celles de sa patrie.

M. Mordaunt s'en retourna en Northumberland, rassuré sur le compte de sa fille, et par conséquent bien disposé à rassurer de même tous ceux qui s'intéressaient à elle, c'est-à-dire, tous ceux qui la connaissaient, car il n'y avait guère que sa mère qui ne sût pas l'apprécier.

Néanmoins mistriss Mordaunt n'avait plus pour sa fille ce dégoût, cet éloignement qui avait rendu Hélène si malheureuse pendant plusieurs années. En se mariant, Hélène était sortie de l'état où ses rares qualités donnaient sans cesse de l'ombrage à sa mère; et les moyens que son mariage lui avait procurés de la prévenir quelquefois dans ses desirs et dans ses goûts, lui avaient jusqu'à un certain point concilié son affection, de manière cependant que cette affection

était toujours commandée par l'égoïsme. Hélène avait eu soin de lui envoyer toujours quelque nouvelle parure à la mode; elle lui avait écrit avec exactitude toutes les anecdotes du jour, et n'avait jamais manqué de lui faire passer les nouveautés politiques et littéraires à mesure qu'elles paraissaient; ce qui la mettait à même de conserver sur ses voisins de campagne, cette supériorité en quoi elle semblait concentrer alors toute sa vanité. Les mortifications que mistriss Mordaunt avait essuyées l'avaient humiliée, et quoiqu'elles ne l'eussent pas corrigée de ses défauts, elles l'avaient du moins rendue plus attentive à les cacher. Sa fille aînée, celle qu'elle aimait le plus, et qui, avec ses deux enfans, était entièrement à la charge de M. Mordaunt, qui pouvait à peine suffire à leurs besoins, était un exemple si frappant des con-

séquences funestes de son fol orgueil, qu'elle était forcée d'abjurer les principes qui l'avaient conduite à commettre de pareilles fautes : elle n'osait plus prétendre à diriger une famille dont tous les membres avaient eu en quelque façon à souffrir de sa folie et de sa légéreté. Son cœur était dévoré par un chagrin qui ne lui laissait aucun moment de repos, et qui détruisait secrètement sa santé.

Le mariage de son fils avec lady Almeria, dont elle s'était promis beaucoup de satisfaction et de grands avantages, l'avait aussi trompée dans son attente. Lady Almeria avait pour elle le mépris le plus marqué ; jamais elle n'allait la voir, ni elle n'invitait sa fille à venir partager avec elle les amusemens de sa maison de campagne, ou les plaisirs qu'elle goûtait à la ville. Quant à son fils, il ne répondait à la préférence insensée qu'elle avait eue

pour lui, que comme s'il en eût considéré les effets et non pas les motifs; rien ne pouvait excuser à ses yeux la conduite blâmable de sa mère; et non-seulement il avait, comme sa femme, du mépris pour elle, mais encore il la tournait en ridicule.

Il n'y avoit que M. Mordaunt qui ne cessait de lui donner des marques d'estime et de tendresse; et comme la mauvaise santé de mistriss Mordaunt, qui empirait de jour en jour, augmentait en même temps l'intérêt qu'il prenait à elle, il oublia peu à peu toutes les fautes passées; il sentit même renaître dans son cœur un sentiment qui avait quelques rapports avec son premier amour.

Après avoir parlé de l'égoïsme de mistriss Mordaunt, c'est un soulagement que de reporter son attention sur Henry.

Malgré l'étonnement que lui causè-

rent la nouvelle du voyage d'Hélène dans le continent, et la certitude qu'on avait employé ce moyen pour l'éloigner de lui, quand il apprit par lady Almeria qu'elle se portait mieux, et qu'elle paraissait jouir de quelque repos, il se trouva amplement dédommagé de ses propres peines, par l'espoir qu'elle allait enfin recevoir la récompense de ce courage et de cette force d'esprit qui l'avaient mise au-dessus des caprices et des revers de la fortune ; et il reconnut dans la suite des épreuves qu'elle avait subies, et dans leur résultat dont il ne doutait plus, la bonté de ce principe qui veut que l'on prenne pour règle de conduite et pour unique moyen d'arriver au bonheur, l'observation inviolable de ses devoirs.

« Hélène suivra, disait-il, le chemin de la vertu, bien loin de moi, à la vérité ; mais si, de mon côté,

j'ai la force de ne pas m'écarter non plus de la route qui m'est tracée, et d'y marcher d'un pas ferme et sûr, malgré la distance qui nous sépare et celle qui nous séparera sans doute encore, nous nous réunirons un jour. Les convenances, d'injustes soupçons, des craintes offensantes ne viendront pas nous troubler dans ce dernier asyle, et nous y jouirons à jamais du plus parfait bonheur ».

CHAPITRE VI.

TANDIS que les amis d'Hélène s'efforçaient ainsi de se consoler de son absence par de flatteuses espérances et de douces pensées, elle poursuivait son voyage avec moins de plaisir qu'elle ne s'en était promis.

Il y avait eu si peu d'intervalle entre le moment où il avait été décidé

qu'elle quitterait l'Angleterre et celui de son départ, que les apprêts du voyage avaient employé presque tout son temps; et elle n'avait eu que bien rarement le loisir ou l'occasion de passer quelques momens avec sir William qui, de son côté, mettait aussi de l'ordre dans ses affaires. Toutes les fois qu'elle s'était entretenue avec lui sur des objets étrangers à celui qui les occupait tous les deux, elle avait eu toute raison d'être contente de lui; et quoique la satisfaction qu'il témoignait ne fût pas accompagnée de cette gaîté qui s'y mêlait toujours, avant que la bonne intelligence qui régnait entr'eux eût été troublée, elle se flattait que cet état serait durable, et que chaque jour il acquerrait de nouvelles douceurs.

Mais elle commença bientôt à craindre que son penchant à croire ce qu'elle desirait ne l'eût trompée.

Une sorte de mélancolie sombre et profonde semblait avoir passé dans l'ame de sir William. Il traitait sa femme avec une froide sévérité, que jusques-là elle n'avait jamais remarquée en lui; et comme la mauvaise humeur et les accès de colère qu'elle avait eus à supporter auparavant, s'étaient constamment dissipés en même temps que les soupçons qui en étaient la source, la sévérité arbitraire avec laquelle il la traitait, ne pouvait s'excuser que par la certitude de la dépravation de sa femme. Il ne lui parlait que d'un ton despotique et absolu, qu'il s'était arrogé depuis peu; il affectait de vouloir la diriger jusque dans les plus petits détails de son intérieur; la femme-de-chambre qu'elle avait prise, devint bientôt elle même victime de ses caprices. Hélène se vit dans la nécessité d'en changer; et toutes celles qui la remplacèrent

inspirèrent de plus en plus du dégoût et de l'éloignement à sir William.

La correspondance d'Hélène avec ses amis, l'offensait plus que toute autre chose. Il lui reprochait sans cesse que, quoiqu'elle l'eût suivie dans l'étranger, ses pensées, ses vœux et ses affections étaient restés en Angleterre ; il semblait concevoir des soupçons sur tous les paquets qu'elle recevait, et quelquefois il ne craignait pas de lui donner à entendre qu'ils ne seraient heureux ensemble que lorsqu'elle n'aurait plus de rapports qu'avec lui seul.

Hélène feignait alors de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire : rien ne l'aurait déterminée à faire ainsi le sacrifice de ses devoirs ; il n'y avait que la violence qui pût l'y contraindre. « Dans un bon cœur, lui disait-elle quelquefois, toutes les affections dépendent tellement les unes des autres,

qu'en en détruisant une, on les détruit toutes. Si je n'aimais pas mes parens, mes sœurs et mes amis, comment vous aimerais-je vous-même»?

Sir William n'écoutait rien de tout cela. Comme il avait abandonné l'espoir d'être aimé d'Hélène, ses mauvais procédés envers elle étaient plutôt l'effet de son ressentiment que de sa jalousie. Il ne doutait plus qu'elle ne fût coupable. Le consentement qu'elle avait donné à ce voyage, l'air de satisfaction qu'elle avait eue après y avoir consenti, étaient pour lui des preuves nouvelles de la fausseté qu'il croyait avoir remarquée dans toute sa conduite, depuis le premier moment de leur mariage — ; fausseté qui la rendait encore plus criminelle à ses yeux, et plus odieuse : il avait bien voulu paraître en être la dupe, tant que cela avait été utile à ses projets ; mais il était désormais décidé à

la punir par tous les mauvais procédés et tous les outrages que pourraient inventer la colère et la soif de la vengeance.

Dans une ame plus généreuse et plus franche que celle de sir William, les manières affectueuses d'Hélène, ses prévenances, et l'innocence de ses sentimens, auraient produit des effets différens. Elles auraient fait naître des doutes malgré les plus fortes apparences de crime. Elles auraient amené des explications, et enfin une réconciliation parfaite; ou du moins elles auraient suspendu la condamnation, et retenu le bras terrible de la vengeance.

La résolution de sir William était prise. Rien ne pouvait plus l'en détourner. A la vérité, s'il avait été parfaitement maître de lui, il aurait caché ses desseins jusqu'au moment de les exécuter; mais il fit de vains efforts pour

se contenir. Les passions fatales qui déchiraient son cœur éclataient malgré lui ; et la pauvre Hélène en était la victime.

On ne s'étonnera pas que, dans sa position, Hélène desirât ardemment de revenir en Angleterre, ni qu'elle trouvât peu de plaisir dans la variété des objets qui s'offraient à ses regards : cependant sa raison, et ce principe qu'elle savait si bien mettre en pratique, qu'il faut toujours tirer le meilleur parti possible de sa situation, ne l'abandonnèrent pas. Son bon sens lui indiqua les moyens les plus sûrs d'atteindre ce but ; il lui enseigna à modérer ses desirs, à se soustraire au despotisme de l'imagination, à calculer la somme de bonheur et de malheur qui lui était dévolue ; et il lui montra que, parmi les malheureux, il y en avait bien plus au-dessus qu'au-dessous d'elle. Chaque jour cepen-

dant semblait apporter des changemens dans cette proportion.

L'importunité de la mauvaise humeur de sir William laissait à Hélène si peu de repos, que sa patience et sa résignation ne l'en mettaient pas un seul instant à l'abri, et qu'elle savait à peine où puiser des consolations, soit pour le moment actuel, soit pour un avenir encore plus redoutable.

Elle n'avait presque plus d'espoir que sa conduite pût disposer sir William plus favorablement. Elle se confirmait dans cette opinion, en réfléchissant que les mauvais procédés qu'il avait pour elle n'avaient actuellement aucun motif, et qu'il n'était possible d'en trouver la cause que dans le passé. Elle était séparée de tous ceux qui lui étaient chers; elle était seule avec sir William, dans un pays où il n'existait pas un être qui

lui parût mériter son attention ou son intérêt. De quoi pouvait-il la soupçonner? Qu'avait-il à craindre? Il fallait donc attribuer les mauvais traitemens dont il l'accablait, à la dureté de son caractère, et à un ressentiment profond causé par des outrages imaginaires dont la réparation était par conséquent impossible.

Douces représentations, tendres caresses, soins affectueux, patience, elle avait vainement employé tous les moyens, et n'en connaissait pas d'autres : elle perdit tout espoir; elle résolut de s'armer du plus grand courage, et de supporter du moins avec calme et dignité les rigueurs d'une destinée à laquelle il n'était pas en son pouvoir d'échapper.

Le temps ne pouvait plus apporter d'autre remède à ses maux, que la rupture d'un lien qui, pendant qu'il subsisterait, serait pour elle une source

d'amertume et de douleur : mais il n'était pas dans la nature d'Hélène de fonder, même en idée, son bonheur sur la mort d'un de ses semblables, et elle avait trop de piété pour souhaiter de hâter le moment terrible où elle irait rendre compte de sa vie : en cela comme en toute autre chose, elle s'en rapportait à l'Être tout-puissant, dont la sagesse et la bonté lui inspiraient une confiance sans bornes.

Elle jugea qu'il était convenable qu'elle opposât de la résistance à sa douleur ; en conséquence elle ne se laissa plus le loisir d'y songer.

Elle s'occupa presque continuellement des personnes et des choses qu'elle rencontrait dans son chemin ; et comme les connaissances générales qu'elle avait acquises, et la culture de son esprit rendaient sa conversation très-intéressante, et lui faisaient faire des observations piquantes sur les pro-

ductions de l'art ou de la nature qui la frappaient, quoiqu'elle ne fût point heureuse, elle ne laissait pas de se procurer des distractions fort agréables.

Jamais elle ne s'abandonnait à la tristesse et à la langueur que lui causait quelquefois la certitude de n'avoir pas un meilleur avenir : elle regardait ces momens de faiblesse comme un signal qui l'avertissait de redoubler d'activité, et alors elle mettait tout en usage pour fixer son attention sur d'autres objets.

Elle allait d'un endroit à un autre, selon la volonté, ou plutôt selon le caprice de sir William; et après avoir employé quelques mois à visiter plusieurs des cours du nord de l'Allemagne, à côtoyer la mer Baltique, et à voir rapidement Berlin et ses environs, elle se trouva vers la fin de décembre établie avec lui dans une mai-

son commode et jolie, située sur les bords de l'Elbe.

A son arrivée à Dresde, Hélène fut présentée à la sœur de sir William. Elle la trouva parfaitement bien élevée et remplie de talens, attentive à lui rendre tous les devoirs et à lui faire toutes les prévenances qu'exigeait la politesse, mais sans témoigner le moindre desir de former avec elle quelque liaison, ni de franchir les bornes de la civilité. On aurait dit qu'elles n'avaient l'une pour l'autre aucun attrait : madame Teschen était depuis si long-temps absente de l'Angleterre, qu'elle ne s'y intéressait plus du tout. Par sentiment et par goût, elle était devenue allemande ; et le mépris et la froideur de sir William pour Hélène, devaient naturellement lui donner de sa belle-sœur une idée bien peu avantageuse, sans qu'il fût au pouvoir de celle-ci de la détrom-

per, à cause du peu d'intimité qui régnoit entr'elles.

CHAPITRE VII.

HÉLÈNE, en effet, ne tarda pas à s'appercevoir que l'intention de sir William était qu'elle ne se liât d'amitié ni avec madame Teschen, ni avec aucune autre femme. Il semblait vouloir empêcher qu'on ne la connût, qu'elle ne se répandît dans le monde, ou qu'elle ne cherchât les occasions de se faire des amis.

Après qu'elle eut été présentée à la cour et dans toutes les maisons que sir William avait fréquentées autrefois, et lorsqu'elle eut vu toutes les curiosités de la ville, sir William lui donna évidemment à entendre qu'il n'était jamais si content d'elle, que lorsqu'elle se renfermait dans

sa maison, et n'y recevait personne.

Cette solitude profonde, cet éloignement de toute société s'accordaient bien davantage avec les goûts d'Hélène, qu'avec la prudence dont elle aurait voulu user dans cette occasion. Sir William était rarement chez lui, de sorte que livrée ainsi à elle-même, et privée de tous les moyens d'occuper l'activité de son esprit et la sensibilité de son cœur, ses livres et ses travaux ne suffisaient pas pour suspendre ses regrets ou la détourner de ses tristes pressentimens.

Il lui devint absolument nécessaire de se prescrire une étude, dont la nouveauté fixât toute son attention. Elle jugea que dans sa position, il pourrait lui être fort utile de savoir l'allemand. Jusqu'à ce moment, elle n'avait resté nulle part assez longtemps pour l'apprendre, et elle avait

alors plus de loisir qu'il ne lui en fallait pour exécuter cette entreprise. On lui avait dit que cette langue était fort difficile ; mais loin de la décourager, cela avait augmenté en elle le desir de la connaître, et elle espéra que le travail de son esprit lui ferait oublier les peines de son cœur. Elle se mit à l'ouvrage avec une sorte d'avidité : son maître venait lui donner leçon tous les jours, et l'assiduité avec laquelle elle se livra à l'étude, jointe à sa facilité naturelle, lui prouva bientôt qu'on avait exagéré les difficultés qu'elle avait à surmonter. Son objet principal fut aussi rempli : la nouveauté l'intéressa singulièrement ; son temps se trouva employé ; toutes ses réflexions se dirigèrent vers un seul objet ; cela l'empêcha de penser à ses chagrins, et elle se persuada de plus en plus que l'occupation est le véritable secret du bonheur.

UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real Biblioteca

Il y avait à-peu-près dix jours qu'elle étudiait, lorsque sir William, qu'elle voyait rarement dans le cours de la journée, si ce n'est pour quelques minutes, et qui ne savait pas à quoi elle s'occupait, entra dans son appartement au moment qu'elle s'y attendait le moins.

Il lui demanda en anglais, d'un ton aigre et avec curiosité, ce qu'elle faisait.

« J'apprends l'allemand », dit-elle en souriant.

« Ne savez-vous donc pas assez de langues ? reprit-il durement. Que signifie cette affectation d'amour pour l'étude »?

Hélène douta si elle l'avait bien entendu. Malgré toutes ses faiblesses, sir William lui avait toujours paru inaccessible à la basse jalousie que certains hommes conçoivent des talens des femmes et de leurs connais-

BIBLIOTECA PROVINCIAL DE CORDOBA

sances ; elle l'avait au contraire souvent entendu dire qu'en se mariant il avait cherché, non-seulement une maîtresse, mais encore une compagne ; et qu'il s'était déterminé à fixer son choix sur elle, autant à cause de la culture de son esprit, que pour les graces de sa personne, et la douceur de son caractère.

C'était, à la vérité, dans les premiers temps de son amour qu'il s'exprimait ainsi, et ce pouvait n'être que des flatteries ; mais elle l'avait toujours vu rechercher la société des femmes les plus instruites, et il paraissait trouver le plus grand plaisir à s'entretenir avec elles ; aussi ne sut-elle à quoi attribuer ce mécontentement soudain qu'il témoigna, quand il apprit qu'elle voulait ajouter une nouvelle langue à celles qu'elle connaissait déjà.

«Est-ce sérieusement, lui demanda-

t-elle, que vous vous trouvez offensé de ce que j'étudie l'allemand »?

« Oui, très-sérieusement; et je veux que, sur-le-champ, vous renvoyiez ce monsieur, et que vous le préveniez que vous n'avez plus besoin de lui ».

Hélène se tournant vers son maître, lui dit en français que, dans ce moment, elle avait des affaires, et qu'elle le ferait avertir du jour qu'elle pourrait le recevoir.

Il s'en alla : et Hélène s'adressant de nouveau à sir William, le pria instamment de lui expliquer ce que signifiait l'ordre qu'il venait de lui donner.

« Je ne veux pas que vous appreniez l'allemand ; et si vous l'étudiez de nouveau, vous vous rendrez coupable de désobéissance ».

« Vous avez si peu fait usage envers moi d'un ton si impérieux, que vous me permettrez de vous repré-

senter que j'ai quelque droit de m'en étonner ».

« Je sais qu'un des nouveaux principes dans le mariage, comme en toute autre chose, est l'égalité ; mais j'ai toujours conservé ceux de l'ancien temps, et en m'unissant à vous, j'ai cru et voulu prendre une femme soumise et obéissante ; par conséquent vous ne devez pas vous étonner si j'exige de vous ce que vous vous êtes volontairement engagée à faire ».

« Je m'étais imaginée que vous aimieux mieux tenir vos droits de l'amour, que d'en faire l'objet d'un devoir servile et étranger au sentiment. Si je me suis méprise, nous sommes tous les deux bien malheureux ; mais vous êtes le plus à plaindre. Comptez au reste qu'on aura pour vous tous les égards qui vous sont dûs ».

« Si jamais il fut un temps où j'aie eu à choisir, dit sir William en soupi-

rant, ce temps n'est-il pas passé sans retour ? Voudriez-vous bien, ajouta-t-il après un moment de silence, et en montrant une grammaire, et quelques livres allemands qui étaient sur la table, ordonner à votre femme-de-chambre de faire un paquet de ces livres ? j'y mettrai ensuite mon cachet ».

« Je le ferai moi-même », répondit-elle ; et réunissant aussi-tôt tous ses livres et tous ses cahiers, elle les lia avec une ficelle ; elle alluma une bougie, et présenta à sir William le paquet et un bâton de cire à cacheter.

Sir William la regardait d'un air triste et avec beaucoup d'attention. Il prit sans rien dire le bâton de cire à cacheter, le présenta à la flamme de la bougie, en fit tomber quelques gouttes sur le nœud de la ficelle, et y apposa son cachet ; puis élevant les yeux au ciel, il s'écria en poussant

un profond soupir : « Ah ! s'il était possible de douter ! si je pouvais encore me faire illusion » ! et il sortit précipitamment.

« Quelle fatale et malheureuse contradiction ! dit Hélène en se laissant tomber sur une chaise ; desirer si ardemment d'être aimé, et travailler si assidument à se faire haïr » !

Après cet événement, sir William parut éviter plus que jamais de se trouver seul avec Hélène. Il avait l'air de craindre qu'elle ne reprît sur lui tout son empire. Son état la rendait très-intéressante ; elle était grosse, et elle ne pouvait s'empêcher de remarquer, avec quelque surprise, que sir William, malgré son indifférence pour elle qui augmentait chaque jour, semblait en être plus content qu'il ne l'avoit été dans un temps où elle se croyait l'objet de toutes ses affections.

Quant à elle, sa grossesse ne lui

faisait pas un grand plaisir : son courage était abattu, et le souvenir de la manière cruelle dont les espérances qu'elle avait conçues de son fils avaient été trompées, ne lui permettait pas de regarder d'avance l'époque de la naissance de son second enfant, comme celle d'une nouvelle vie pour elle, ou du bonheur d'un nouvel être.

Elle passa ainsi l'hiver à Dresde. Plus d'une fois, sir William s'était absenté deux ou trois jours de suite, soit pour aller visiter d'anciens amis qui résidaient à quelques lieues de la ville, soit pour faire des parties de campagne. Afin de goûter plus librement des plaisirs champêtres, il annonça que son intention était de s'établir pour quelques mois, dès les premiers jours du printemps, dans un village de Saxe, sur les confins de la Bohême : c'était un endroit qu'il connaissait parfaitement, et où il était

sûr de trouver beaucoup d'amusement, parce qu'il avait reçu de plusieurs amis qu'il avait dans le voisinage, l'invitation d'aller partager avec eux les plaisirs de la campagne.

Hélène le suivit sans répugnance. Elle avait plus d'espoir de n'être pas tourmentée en changeant souvent de séjour, qu'elle ne craignait que cela ajoutât à ses peines : et elle avait trop de chagrin et d'ennui à Dresde, pour ne pas trouver quelque consolation à en sortir.

CHAPITRE VIII.

Ils prirent une maison qui avait presque l'apparence d'une chaumière, et qui était située dans un village, sur une montagne qui sépare la Saxe de la Bohême. Leur établissement y fut bientôt fait. Ils s'étoient pourvus, à

Dresde, de tout ce qui leur était nécessaire; de sorte qu'ils ne manquaient d'aucune des commodités de la vie, auxquelles ils étaient accoutumés.

Helène ne tarda pas à trouver sa position plus agréable. Les mœurs des paysans, leurs usages et leurs manières, l'intéressèrent beaucoup. Dans un petit hameau, composé tout au plus de vingt maisons, entouré de vastes forêts, et à qui des rochers arides et inaccessibles semblaient fermer toute communication avec le monde civilisé, elle trouva la gaîté, l'hospitalité, la sociabilité, qu'elle avait souvent cherchées en vain dans des sociétés plus policées. Les hommes, à la vérité, y étaient condamnés aux travaux les plus pénibles; mais les louables efforts qu'ils faisaient pour fournir aux besoins de leurs familles respectives, ne paraissaient pas nuire à leur enjouement naturel.

Hélène observa avec plaisir que presque tout le monde y savait lire, que l'instruction n'y était pas un obstacle à l'accomplissement des devoirs du ménage : les femmes vêtues proprement, laborieuses et pleines de vivacité, la charmaient sur-tout par la beauté de leurs formes ; et elle regretta, plus que jamais, de ne pouvoir communiquer avec elles.

Malgré l'impossibilité où elle était de se faire entendre des habitans, elle passait presque tout son temps dans leurs chaumières. Elle se promenait aussi dans les forêts voisines. Elle aurait bien voulu pouvoir escalader les rochers comme elle avait coutume de faire en Northumberland, à une époque plus heureuse de sa vie ; mais son état l'en empêchait.

Sir William était si souvent absent, qu'il ne savait pas comment elle employait son temps ; quand il l'aurait

su, il n'y aurait sans doute trouvé rien à redire.

Une des promenades favorites d'Hélène était derrière le village, dans un petit bois planté le long d'un ruisseau, qui, rencontrant dans son cours un rocher élevé, et couvert de mousse et de ronces, allait se creuser un nouveau lit à quelques pieds au-dessous, et tombait avec un bruit et une force qui imitaient en miniature la plus belle des cascades. Le sentier qui passait à côté se prolongeait dans cet endroit par une pente douce ; et après sa chute, le ruisseau promenait tranquillement ses eaux dans une vallée charmante.

Au pied du rocher était une chaumière, que sa situation et tout ce qui l'entourait rendaient très-pittoresque. Hélène s'était souvent arrêtée à la contempler, et toujours avec un nouveau plaisir. Quelquefois même elle y

était descendue pour s'asseoir sur un banc qu'il y avait devant la porte ; et les bons paysans qui habitaient cette paisible demeure n'avaient jamais manqué de lui offrir du lait ou d'autres rafraîchissemens.

Un matin, elle y porta ses pas ; et, se trouvant plus fatiguée qu'à l'ordinaire, elle se faisait une grande joie d'aller s'asseoir sur un banc hospitalier. Sa douleur fut extrême lorsque, du haut du rocher, elle chercha en vain la chaumière ; elle avait disparu, et du sol sur lequel elle était bâtie, s'élevait un tourbillon de fumée qui annonçait quelle avait été sa triste destinée. Qui auroit pu songer à soi dans ce moment ? Hélène oublia qu'elle était grosse, et courut au bas du rocher avec une vîtesse qui l'avait mise hors d'haleine lorsqu'elle arriva.

Elle y trouva la famille infortunée dont l'asyle avait péri par les flam-

mes, s'abandonnant à toutes les horreurs du désespoir. Cette famille était composée d'une vieille femme, de ses deux filles, et de trois enfans. Le père de ces enfans, le mari d'une des filles de la vieille femme, était mineur; il travaillait alors à quelque distance de chez lui, et n'avait pu leur donner un secours qui auroit probablement détourné le malheur, qu'il n'aurait pu alors que déplorer avec eux.

A la vue d'Hélène, tous ces pauvres gens se réunirent autour d'elle. La vieille femme lui serrait les mains; les enfans se suspendaient après elle en pleurant; leur mère lui montrait les débris de la chaumière, et reportait ensuite sur ses enfans ses yeux mouillés de larmes. Il était impossible de n'être pas ému par un spectacle si touchant. L'accent de la prière est par-tout et toujours le même. Le cœur d'Hélène était ouvert à tous les mal-

heureux. Elle serra affectueusement la main de la vieille femme, embrassa les enfans, tira sa bourse et la leur donna. Elle n'avait que peu d'argent, car sir William ne lui payait plus sa pension si exactement; mais heureusement il n'en fallait pas davantage. Quoiqu'ils eussent perdu tout ce qu'ils possédaient, leur perte était peu considérable. La bourse qu'ils venaient de recevoir leur parut être une mine d'or. La sensible Helène ne put entendre, sans la plus vive émotion, l'expression de leur reconnaissance. Le banc avait été brûlé : elle s'assit sur une pierre ; et la sœur de la jeune femme, qui s'apperçut la première qu'elle n'était pas dans un état naturel, vola vers le ruisseau, et en rapporta un peu d'eau dans un vase de terre. Hélène but cette eau; elle se trouva soulagée, et se leva pour s'en aller ; mais elle vit une seconde fois à

ses pieds les heureux qu'elle avait faits.

Echappant enfin à leurs remercîmens et aux transports de leur joie, elle s'en retourna, s'abandonnant à toutes les douceurs de la bienfaisance. Depuis le service qu'elle avait rendu au petit-fils de la vieille Deborah, elle n'avait pas éprouvé une sensation si délicieuse.

« Ah ! s'écria-t-elle, que ceux-là connaissent peu le bonheur, qui le font consister dans des jouissances purement personnelles »!

Le moment de ses couches approchait : elle commença à demander, avec quelques instances, à sir William, de quitter les lieux qu'elle habitait. Il avait été décidé qu'elle accoucherait à Vienne, et que lorsqu'elle serait rétablie, ils en partiraient pour continuer leur voyage, dont Hélène desirait beaucoup d'abréger la durée.

Tous ses vœux étaient fixés sur l'Angleterre. Quelquefois même elle osait se flatter que, si elle y retournait avec un enfant bien portant dans ses bras, elle pourrait encore y trouver du bonheur.

Les jours s'écoulaient cependant; et sir William, sous différens prétextes, la retenait encore dans sa petite maison; mais enfin il fallut partir sur-le-champ, s'il voulait réellement que Hélène arrivât à Vienne avant d'être à terme.

Pendant quelque temps, il avait cessé de s'occuper, comme il avait fait en quittant l'Angleterre, des femmes-de-chambre qu'Hélène prenait à son service. Celle qu'elle avait alors la servait depuis son arrivée à Dresde, et elle n'avait aucune raison d'en changer. L'avant-veille du jour qui avait été fixé pour le départ, sir William en parut extrêmement mécontent; il

éleva des soupçons sur sa fidélité, se plaignit de son impertinence, et desira qu'on lui donnât son congé.

Helène ne put s'empêcher de lui représenter que cet acte de complaisance l'exposerait à supporter seule les fatigues d'un long voyage; qu'elle avait besoin des secours auxquels elle était accoutumée que, s'il voulait lui permettre de la garder jusqu'à son arrivée à Vienne, elle promettait de la renvoyer aussi-tôt après Sir William insista; et malgré les inconvéniens qui devaient en résulter, elle s'estima trop heureuse de terminer à ce prix une nouvelle discussion. Elle consentit donc à tout ce qu'il voulut; il s'engagea, en retour, à lui procurer quelque petite paysanne qui les accompagnerait, et resterait à Vienne auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelqu'un qui lui convînt davantage.

Il rencontra fort à propos une jeune personne qui arrivait de Dresde, où elle avait été en service, et qui consentit volontiers à rester avec Hélène aussi long-temps qu'on voudrait l'y garder. Les caprices de sir William à cet égard s'étendaient jusques sur ceux qui le servaient lui-même. Il en avait changé fort souvent; de sorte que leur suite se trouva composée de la jeune Saxone qu'ils venaient de louer, et d'un seul domestique.

« Nous formerons à Vienne un établissement agréable, lui dit sir William; on y a déjà arrêté pour nous une maison commode, et j'ai chargé une dame de mes amies de nous y procurer des domestiques de son choix. J'ajouterai à la liste que je lui ai donnée une femme pour vous ».

« Mon cher sir William, répondit Hélène en lui serrant la main, combien je serais heureuse si vous réali-

siez ce que vous venez de m'annoncer, si nous pouvions former en effet quelque part un établissement agréable ! Il y a long-temps que nous en avons besoin l'un et l'autre ; et cependant il semble que tous les agrémens de notre vie et notre bonheur ne dépendent que de nous ».

« Soyez tranquille ; bientôt tout sera comme il doit être ».

CHAPITRE IX.

Le chemin qui conduisait du village où étaient alors sir William et Hélène, à la grande route de Dresde à Prague, était mauvais et assez difficile à trouver ; sir William se reposa sur la connaissance qu'il avait du pays, et se chargea de guider lui-même les postillons.

Ils partirent du village le matin de

bonne heure, dans l'espoir d'arriver avant la nuit dans quelque bonne auberge sur la route de Prague ; mais sir William ne se trouva pas aussi instruit qu'il avait prétendu l'être, ou bien il n'avait pas sérieusement l'intention d'exécuter le projet qui avait été formé.

Les chemins étaient rompus et souvent dangereux. La marche de la journée avait beaucoup fatigué nos voyageurs; à la chute du jour, ils arrivèrent à l'entrée d'une vaste forêt, qui ne répondait nullement à la description que sir William avait faite, des environs du lieu vers lequel il dirigeait sa marche.

Hélène, qui s'effrayait difficilement avait un plus grand besoin de repos qu'elle n'était inquiète. Elle n'imaginait pas qu'aucun danger la menaçât, mais elle se sentit tellement harassée qu'elle craignit de ne pouvoir pas aller plus loin.

Sir William lui dit avec vivacité qu'il était bien fâché de ce contre-temps, il employa même toutes les ressources de son éloquence pour lui rendre des forces et du courage. La forêt était si épaisse et l'obscurité si profonde, que la difficulté de se frayer un chemin à travers les arbres et les buissons, augmentait à chaque instant ; il n'y avait cependant pas à hésiter, à moins qu'ils ne voulussent passer toute la nuit dans leur voiture. Hélène en fit la proposition; sir William ne répondit qu'en lui assurant que cette forêt lui était parfaitement connue, et qu'il y avait dans le milieu un rendez-vous de chasse, où il ne doutait pas qu'ils ne trouvassent un asyle pourvu de tout ce qui pouvait leur être nécessaire; de sorte qu'il fut décidé qu'ils chercheraient à pénétrer plus avant.

Ils marchèrent fort heureusement pendant quelque temps, et ils com-

mencèrent à espérer, que quand bien même ils ne trouveraient aucune maison, ils pourraient du moins traverser la foret sans accident; mais au moment où ils s'abandonnaient à cette espérance, le postillon, qui ne pouvait pas voir autour de lui, fit passer la roue de la voiture sur un tronc d'arbre qui barrait le chemin, et la voiture versa.

Sir William tenait Hélène dans ses bras lorsque cet accident arriva; il eut le bonheur de diminuer ainsi la violence de la chute, et elle ne se fit aucun mal. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à sortir de la voiture, à cause de la position dans laquelle elle se trouvait, et de l'obscurité de la nuit. Quand ils eurent réussi à s'en dégager, ils ne surent plus quel parti prendre.

La voiture était brisée, et vainement on aurait tenté de la réparer. Il

pleuvait beaucoup ; Hélène était absolument hors d'état de continuer son voyage à pied, d'autant qu'en avançant, elle pouvait s'éloigner encore plus de son chemin et des secours dont elle avait le plus grand besoin ; mais d'un autre côté, la laisser dans l'endroit où ils étaient descendus, tremblante de froid, sans pouvoir se reposer ailleurs que sur une terre mouillée, c'était l'exposer aux plus grands dangers.

Sir William montrait beaucoup d'inquiétude et d'agitation. Il répétait à chaque instant : « Bon Dieu ! qu'ai-je fait » ? De l'autre côté les domestiques s'écriaient aussi : « Qu'allons-nous devenir ? quel parti prendrons-nous » ? La pauvre jeune Saxone pleurait amèrement. Lorsque le premier mouvement de frayeur fut passé, Hélène parut seule être capable de quelque réflexion.

« Je n'ai pas beaucoup de force, dit-elle en se laissant presque tomber des bras de sir William ; mais si vous pouvez me donner le petit escabeau sur lequel j'appuyais mes pieds dans la voiture, je m'asseoirai, et je resterai ici jusqu'à ce que les postillons aient un peu reconnu les environs. Si c'est réellement la forêt que vous croyez, nous ne devons pas être loin du rendez-vous de chasse, nous nous y procurerons peut-être de la lumière et des moyens de nous éloigner d'ici, ou de redresser la voiture, de manière que nous puissions y passer le reste de la nuit, en sûreté et à l'abri du mauvais temps ».

Sir William la serra tendrement contre son cœur, comme s'il eut voulu se rassurer lui-même, et la remercier du calme et du courage qu'elle montrait.

Il eut bientôt trouvé l'escabeau

qu'elle lui avait demandé. Il la fit asseoir, se mit à genoux derrière elle, et la soutint dans ses bras. Il ordonna ensuite à un des postillons et à son domestique, de suivre le sentier qu'il avait pris, et qui, s'il ne se trompait pas dans ses conjectures, devait les conduire, à moins d'un mille de distance, au lieu dont il avait parlé, et où ils n'auraient qu'à le nommer et raconter le malheur qui lui était arrivé, pour obtenir tous les secours qu'il serait possible de lui donner.

Les domestiques revinrent environ une heure après. Hélène était tellement accablée de fatigue, importunée de la pluie qui tombait abondamment et sans relâche, et sur-tout inquiète de la douleur extraordinaire qui s'était emparée de sir William, dont elle s'était apperçue que les joues étaient baignées de larmes, qu'elle eut à peine

la force de profiter des secours qu'on venait lui donner.

On avait apporté de la lumière, et amené un chariot couvert, jonché de paille fraîche. Sir William s'occupa à disposer sur cette paille les coussins de la voiture, de manière à y former un lit passablement bon; et à l'aide de la lumière, ayant retrouvé une pharmacie portative qui le suivait dans ses voyages, il fit respirer à Hélène des sels qui la ranimèrent. Il aida lui-même ensuite à la porter dans le chariot, et à l'y placer le plus commodément qu'il était possible. On y monta aussi la jeune servante, qui, transie de froid, toute mouillée et poussant des cris lamentables, faisait la plus triste figure. Le sac de nuit lui servit de siége. Sir William chargea un des hommes qui étaient venus de la maison, de passer devant avec sa lanterne pour diriger le postillon; et monté sur un

des chevaux de la voiture, il marcha lui-même à côté du chariot qu'il semblait escorter.

Après avoir parcouru ainsi un peu plus d'un mille, ils arrivèrent à la maison indiquée sans aucun nouvel accident, et avec assez de facilité.

La première chose dont on s'occupa, fut de donner à Hélène du linge blanc et de la coucher. Puis on la laissa seule, dans l'espoir qu'elle prendrait quelque repos. En effet, elle ne tarda pas à s'endormir; et, après quelques heures de sommeil, elle se réveilla assez bien portante.

Sir William témoigna la plus grande joie, lorsqu'il fut certain que les événemens de la nuit n'avaient eu aucune suite fâcheuse. Il proposa à Hélène de passer toute la journée dans l'endroit où ils se trouvaient, afin qu'on eût le temps de réparer la voi-

ture, et qu'elle pût se reposer aussi davantage.

Vers le soir, en s'entretenant avec elle, il lui dit qu'il s'était étrangement trompé sur le chemin qu'il avait voulu prendre, et qu'ils étaient bien éloignés de la grande route qui menait à Prague; mais que cette méprise l'avait conduit si près de la maison d'une ancienne amie, que, sans le danger qu'elle avait couru, il n'aurait aucun motif de s'en plaindre.

Il lui nomma ensuite une dame dont Hélène savait que le fils avait autrefois été très-lié avec lui, et il lui parla avec beaucoup de chaleur, de l'accueil poli et obligeant qu'il en avait toujours reçu.

« Nous ne sommes pas à plus de six milles de sa maison, dit-il, et je ne me pardonnerais pas d'avoir passé si près d'elle sans être allé lui rendre mes devoirs. Notre voiture est raccommo-

dée : nous irons ensemble. Elle sera charmée de vous voir, et je serais bien surpris, la connaissant comme je fais, si elle ne vous offrait pas de rester avec elle jusqu'à ce que vous soyez un peu plus en état d'entreprendre un long voyage. Les malheurs d'hier m'ont rendu très-timide ; et quand je pense à la longueur du chemin que nous avons à faire, je tremble de tout ce qu'il peut vous en arriver ».

Hélène lui assura qu'elle se sentait la force de se rendre à Vienne, et elle avoua qu'elle préférerait de faire ses couches dans une maison qui lui appartiendrait, quand bien même elle devrait trouver dans une autre toutes les commodités dont elle aurait besoin, et tous les soins qui sont si nécessaires en pareille occasion.

« Il est inutile de nous occuper de cela dans ce moment, dit sir William ; nous nous conduirons selon les cir-

constances. Pour cette nuit, nous la passerons chez ma vieille amie. Mais ne pourrez-vous pas vous priver des secours de votre femme-de-chambre? Je ne vis jamais de créature plus embarrassante : elle tremble encore de froid et de peur, et ne cesse de pleurer. Je voudrais pour beaucoup qu'elle ne fût pas de la partie; une nuit, d'ailleurs.... ».

« Oh! je peux fort bien m'en passer, interrompit Hélène, et je ne serai pas fâchée qu'elle prenne encore du repos pendant quelques heures. Elle a toute raison de s'affliger. Elle est meurtrie de sa chute, et elle a tant souffert du froid, la nuit dernière, qu'elle peut à peine se remuer. Je veux, au contraire, qu'elle se mette dans son lit, et qu'elle y reste jusqu'à demain, que nous serons de retour ».

Tout étant ainsi convenu, sir William et Hélène commencèrent leur

petit voyage; mais il semblait que sir William fût destiné à être convaincu d'ignorance, toutes les fois qu'il se vanterait de bien connaître le pays. En effet, ils avaient déjà fait plus du double des six milles, la nuit était très-obscure, et rien n'indiquait encore que la maison à laquelle ils allaient fût très-prochaine.

« Je ne puis croire que vous vous soyez trompé une seconde fois, dit Hélène : je serais bien fâchée de passer une aussi mauvaise nuit que la dernière ».

« Non, non; je ne me suis pas trompé, reprit sir William avec un peu d'aigreur; et vous ne courez aucun danger ».

« Mais nous avons sûrement fait plus de six milles » ?

« Ne voyez-vous pas que les chemins sont presque impraticables » ?

« Je crains d'arriver à une heure in-

due, et que nous ne gênions votre vieille amie, malgré tout le plaisir qu'elle aura à vous voir ».

« Je n'ai jamais vu les femmes s'alarmer à propos..... Ne vous inquiétez pas, je vous en supplie, de ce qui ne vous regarde en aucune manière ».

Hélène se tut, et s'affligea en secret de la manière dont on avait répondu aux questions simples et naturelles qu'elle avait faites. Les ombres de la nuit, qui s'épaississaient à chaque instant davantage, augmentaient le trouble de ses sens et une sorte de terreur dont elle se sentait frappée, sans pouvoir en deviner la cause. La voiture arriva enfin à l'entrée d'une longue avenue. Sir William se hâta d'ordonner au postillon de s'arrêter, et il dit à Hélène : « Nous voici rendus. Je vais descendre le premier. Je veux vous annoncer avant que la voiture puisse être entendue de la maison, de peur

que notre arrivée, à l'heure qu'il est, n'effraie la vieille dame. Restez ici environ dix minutes; et suivez-moi ensuite lentement le long de l'avenue ».

En achevant ces mots, il s'élança hors de la voiture, et laissa Hélène étonnée, inquiète, malheureuse de tout ce qu'elle voyait. Les domestiques exécutèrent ponctuellement les ordres qu'il leur avait donnés.

CHAPITRE X.

Il y avait à l'autre extrémité de l'avenue une grande grille qui ouvrait sur une cour entourée de bâtimens. Hélène trouva cette grille ouverte. Ayant fait avancer vers une lumière qui était directement en face, et qui indiquait l'entrée de la maison, elle vit sir William qui l'attendait sur le seuil de la porte.

« Nous sommes bien malheureux, dit-il, en ouvrant la portière de la voiture, et en aidant Helène à descendre, ma vieille amie a passé l'hiver à Prague, ce qu'elle n'a jamais fait depuis que je la connais, et elle n'est pas encore de retour ».

Hélène fit quelques pas en arrière : « En ce cas, dit-elle, retournons-nous-en. La nuit est belle ; et maintenant que nous connaissons le chemin, il ne nous paraîtra pas la moitié aussi long que nous l'avons trouvé en venant ».

« Non, non : je ne le souffrirai pas. Les gens de la maison me connaissent et me sont fort attachés. Nous passerons ici la nuit très-commodément : je ne serai plus exposé du moins à entendre vos plaintes sur l'obscurité de la nuit et sur les mauvais chemins ».

« C'est un reproche que je ne mérite guère, dit Hélène en souriant ; mais il en sera ce que vous voudrez ».

Elle entra dans un passage long et étroit, où il n'y avait d'autre lumière que celle que sir William portait devant elle. Il la conduisait; ils arrivèrent bientôt dans un vestibule d'une moyenne grandeur, mais très-sombre. Là, ils trouvèrent une personne d'une figure respectable, qui tenait une lampe dans sa main : c'était une femme d'environ cinquante ans, qui parut examiner Hélène avec une extrême curiosité.

« Vous voyez mon ancienne amie, la ménagère de la maison, dit sir William; elle m'a protesté que sa maîtresse ne lui aurait jamais pardonné de nous avoir laissé partir à l'heure qu'il est ».

Hélène allait remercier cette femme en français; mais sir William reprit presque aussi-tôt : « Epargnez-vous de vains complimens. Elle ne parle et n'entend que l'allemand ».

« Combien n'ai-je pas eu d'occasions depuis peu, s'écria Hélène, de regretter de ne pas savoir cette langue »! et s'appercevant en même temps que ce qu'elle venait de dire, pourrait être pris pour un reproche par sir William, elle ajouta : « Mais bientôt je n'aurai plus à me plaindre de mon ignorance à cet égard. De retour dans notre chère Angleterre, j'espère que nous parlerons anglais pendant le reste de notre vie ».

Comme elle achevait ces mots, la lampe de la vieille femme éclaira tout-à-coup la figure de sir William, et à son grand étonnement, Hélène observa qu'elle était singulièrement altérée. Il leva les yeux, et d'une voix émue et concentrée, il répéta : « De retour dans notre chère Angleterre »!

Hélène prit son bras et s'apperçut qu'il tremblait : mais au même instant la femme qui les accompagnait

ouvrit une porte. Ils entrèrent dans un salon assez grand et passablement bien orné. On y avait allumé un grand feu, et il y avait deux bougies allumées sur une table qu'on avait placée devant la cheminée.

La vieille femme parla bas à sir William qui eut l'air d'approuver ce qu'elle lui disait. Elle sortit ensuite; et sir William, après avoir donné une chaise à Hélène, en prit une et s'assit d'un air très-préoccupé.

Hélène le regarda avec surprise pendant quelques minutes; mais à la fin elle se hasarda à lui adresser la parole : « Est-ce que vous vous trouveriez indisposé, lui demanda-t-elle » ?

Le son de sa voix retira sir William de la rêverie profonde dans laquelle il était plongé : « Incommodé ? non — je ne le crois pas. J'ai faim : notre veille ménagère nous a promis à sou-

per, et je ne doute pas qu'elle ne s'empresse de nous tenir parole ».

Puis, s'efforçant de montrer de la gaîté, il voulut essayer de plaisanter Hélène sur les craintes que la route lui avait causées; mais son état était évidemment contraint, affecté, et avant le retour de la vieille femme il était retombé dans la rêverie dont il avait vainement cherché à sortir.

Mistriss Ulric ne tarda pas à revenir. Elle entra suivie d'une autre femme qui portait tout ce qui était nécessaire pour mettre le couvert, et bientôt après le souper fut servi.

Sir William ne fit pas honneur à ce repas, comme son impatience aurait pu le faire présumer. — Hélène le pressa de manger. Cédant à ses instances il prit quelque chose sur son assiette; mais elle observa que dès qu'elle détournait ses yeux de dessus lui, il oubliait tout ce qui l'entourait,

et la fixait d'un air mélancolique et troublé.

Hélène, à qui rien de tout ce qui se passait ne pouvait échapper, perdit aussi tout appétit, et l'on emporta les plats presque tels qu'on les avait posés sur la table.

Lorsque les domestiques furent sortis, sir William qui frissonnait s'approcha du feu.

« Je suis sûre que vous ne vous portez pas bien, lui dit Hélène avec inquiétude ; il est impossible que vous ayez été la nuit dernière, exposé, pendant plusieurs heures, au mauvais temps, sans en être incommodé : croyez-vous que l'on n'ait ici rien à vous donner qui puisse vous soulager ? Si vous pouviez transpirer, vous seriez parfaitement guéri demain matin ».

Sir William n'entendit pas ce qu'elle lui disait. Le frisson dont il avait été saisi tout-à-coup, semblait provenir

d'une émotion secrète plutôt que du froid. Hélène en conçut les plus vives alarmes. Elle lui prit la main, mais elle la quitta aussi-tôt, surprise de la chaleur extrême qu'elle avait ressentie, en la touchant : « Vous avez la fièvre, vous êtes malade. — Pour l'amour de Dieu, souffrez que je demande s'il n'y a rien dans cette maison que je puisse vous faire prendre pour vous soulager ».

« Oh ! Dieu du ciel et de la terre »! s'écria sir William, en poussant un profond soupir.

« Mon cher sir William »!

« Cher? — Oh! Hélène! non; non; non ».

Craignant qu'il n'eût déjà le transport, elle prit une des bougies qui étaient sur la table, et s'avança vers la porte.

« Que faites-vous? où allez-vous »?

« Je vais chercher la ménagère ;

j'espère qu'elle m'indiquera, pour l'état où vous êtes, quelque remède salutaire ».

« Vous oubliez donc qu'elle n'entendra rien de ce que vous lui direz. — Il est vrai.... je ne suis pas bien.... je frissonne.... je brûle.... j'ai un grand mal de tête : ce sont les symptômes d'un violent accès de fièvre. — Quelque chose qui me fasse transpirer et une bonne nuit, dissiperont sans doute le rhume dont je suis menacé ».

« Ah ! Dieu le veuille » ! dit Hélène avec beaucoup de ferveur.

« Cela n'est pas douteux », reprit sir William ; et il sortit du salon.

Au bout d'un quart-d'heure à-peu-près, qui avait paru un siècle à Hélène, il revint avec un air plus calme, et même elle remarqua en lui une sorte de satisfaction : il était suivi de la ménagère qui portait une jatte pleine.

« Elle a eu la bonté, dit-il avec un

sourire mélancolique, de composer un breuvage qu'elle dit excellent contre le rhume ; elle m'a aussi préparé un lit séparé du vôtre, de peur que je ne troublasse votre sommeil. Je vais boire à votre santé, et nous nous retirerons ensuite chacun dans notre appartement ». Il prit la jatte ; il fixa attentivement Hélène pendant quelques secondes, et il ajouta d'un ton imposant : « Bonne nuit ; que Dieu vous rende heureuse, et ne vous abandonne jamais ». Puis il porta la jatte à ses lèvres, et il but ce qu'elle contenait. Mais Hélène s'apperçut qu'une pâleur mortelle lui couvrait le visage, et que ses lèvres tremblaient convulsivement : elle en conçut tant d'effroi, qu'elle osait à peine se livrer aux affreux soupçons qui s'offraient malgré elle à son esprit troublé.

« Ne prendrez-vous rien, lui dit sir William ? Je ne vous ai pas offert de

partager avec moi ce qu'on m'a donné, parce que ce remède, tout salutaire qu'il est, a un goût très-désagréable ».

« Oui : je crois que je boirai volontiers quelque chose qui me réchauffe, car j'ai aussi grand froid ».

Sir William parla à la femme qui sortit aussi-tôt ; et prenant Hélène par la main, il la conduisit auprès du feu : « Vous me paraissez mal à votre aise ; vous avez l'air effrayé. Je vous assure que mon indisposition est légère ; demain je serai guéri, et vous vous étonnerez d'avoir pu vous alarmer, comme vous faites. Vous avez froid, dites-vous ? souffrez que les bras de votre mari vous réchauffent encore une fois ».

Il s'approcha d'elle ; il la tint pendant quelques momens étroitement serrée contre son cœur, et la laissant aller lorsqu'on ouvrit la porte, il

ajouta : « Ah, Hélène ! pourquoi pas toujours ainsi »?

« Pour l'amour de Dieu, expliquez-moi tout ce que cela signifie. L'un de nous deux n'est certainement pas dans son état naturel ».

« Ce que cela signifie ! — C'est de toute justice..... demain nous parlerons de tout cela ». Il se saisit de la jatte que la ménagère présentait dans ce moment à Hélène ; il la porta à ses lèvres, et l'en retirant presqu'aussitôt il dit d'un air assez gai : « Je vous assure que voilà un excellent chaudeau. Il est beaucoup meilleur que le mien.... buvez-le à ma santé ».

« Le ciel m'est témoin que je le fais de bien bon cœur » , lui répondit Hélène ; et prenant la jatte, elle but en partie ce qui y était contenu. Cette boisson lui parut être celle que sir William avait dit, si ce n'est qu'elle y trouva un goût un peu extraordinaire.

« Maintenant, reprit sir William, allons nous coucher; le repos nous fera du bien à tous les deux ». Il dit quelques mots à la ménagère, et se retournant vers Hélène, il ajouta : « Si vous voulez suivre cette bonne femme, elle vous indiquera votre appartement ; quant à moi, je connais le mien ».

« J'aurais voulu moi-même vous conduire chez vous, repartit vivement Hélène : si je vous voyais vous endormir, je dormirais d'un bien meilleur sommeil ».

« Non, non ; cela ne se peut pas. Vous avez passé hier une trop mauvaise nuit, pour veiller pendant celle-ci : je n'aurai besoin de personne ; mais si vous l'exigez, Jacques passera une ou deux heures dans ma chambre, et quand je serai endormi, il ira vous le dire ».

Hélène accepta cette offre avec joie.

Sir William prit sa main qu'elle lui présentait, en lui souhaitant une bonne nuit. Il la serra tendrement : il la pressa contre ses lèvres ; elle s'apperçut que des larmes coulaient de ses yeux, et cependant il parlait alors gaîment et sans contrainte : « Prêtez-moi votre montre, lui dit-il, la mienne a été froissée dans notre chute d'hier ; elle ne va plus.

Helène lui donna sa montre, elle lui souhaita de nouveau une bonne nuit. Il l'accompagna jusqu'à la porte du salon, comme s'il avait craint de la perdre de vue ; et au moment où il la quitta, elle l'entendit soupirer profondément.

Helène suivit son guide, traversa le vestibule, à l'extrémité duquel se trouvait un double escalier qui conduisait au-dessus, dans une galerie aux deux côtés de laquelle on voyait plusieurs portes. Mistriss Ulric ouvrit

la seconde porte à gauche, et Hélène se trouva dans un appartement dont l'ameublement moderne lui causa quelque surprise. Autour de la cheminée où l'on avait fait bon feu, on avait disposé avec beaucoup d'ordre et de propreté son coucher, et tout ce dont elle pouvait avoir besoin. Mistriss Ulric ouvrit une autre porte dans un des côtés de cette pièce, et Hélène vit une chambre où elle jugea qu'elle devait coucher. Il y avait aussi du feu; et elle était pourvue d'un grand nombre de commodités, qu'Hélène ne se serait pas attendue à trouver en Bohême, dans l'appartement d'une vieille dame.

La ménagère lui offrit ses services pour l'aider à se déshabiller. Hélène, fatiguée de corps et d'esprit, consentit à ôter une partie de ses vêtemens et à prendre un peignoir; mais elle ne voulait pas se coucher, qu'elle ne sût

des nouvelles de sir William, et elle sentit alors l'extrême embarras de ne pouvoir se faire entendre de celle qui la servait, et qui paraissait décidée a ne la pas quitter, qu'elle ne l'eût vue se mettre dans son lit.

A la fin, elle imagina qu'elle pourrait aisément lui expliquer, par des signes, qu'elle voulait envoyer un billet à sir William. Elle écrivit :

« Je vous prie de dire à ma trop officieuse femme-de-chambre, que je » voudrais qu'elle me laissât seule, et » d'avoir la bonté de lui recommander » de me prévenir aussi-tôt que Jacques l'aura informée que vous êtes » endormi ».

La vieille femme comprit fort bien l'usage qu'elle devait faire de ce papier. Elle le prit, et peu de temps après elle revint avec la réponse suivante :

« Si vous prenez quelqu'intérêt à

» ma santé, souffrez que la ménagère » ne vous quitte que lorsque vous vous » serez couchée ; je vous promets » qu'elle ne tardera pas ensuite à vous » porter de bonnes nouvelles de ma » sante. Je sais que, si l'on vous laisse » à vous-même, vous veillerez toute » la nuit, et cette crainte me tiendra » éveillé ».

Hélène lui renvoya aussi-tôt ce peu de mots :

« Je vais faire ce que vous deman- » dez ; mais souvenez-vous de votre » promesse ».

Elle permit ensuite que la femme qui la servait l'aidât à se coucher ; elle lui exprima le desir d'avoir de la lumière dans sa chambre ; et la ménagère, après lui avoir apporté une lampe, tira les rideaux de son lit et se retira.

Hélène était intimement persuadée qu'elle ne s'endormirait pas avant

d'avoir su des nouvelles de sir William, tant son indisposition et son trouble avaient fait d'impression sur elle. Elle eut à peine posé sa tête sur son oreiller, que le plus profond sommeil s'empara d'elle.

Elle se réveilla en sursaut, croyant qu'elle s'était légèrement assoupie pendant quelques minutes; mais étonnée de la clarté qu'elle voyait dans sa chambre, et qu'elle ne pouvait attribuer ni au feu ni à la lampe qu'on y avait laissé brûler, elle ouvrit précipitamment ses rideaux, et fut à-la-fois surprise et fâchée de voir le soleil de midi en face de son lit. Elle se leva aussi-tôt; et après avoir jeté à la hâte quelques jupons sur elle, elle ouvrit la porte qui conduisait dans la chambre voisine, avec l'intention d'aller chercher dans la galerie quelqu'un à qui elle pût demander comment sir William avait passé la nuit. Elle trouva

dans l'appartement attenant à sa chambre à coucher, la femme qui l'avait servie la veille, et qui paraissait l'attendre.

Elle cherchait à lui faire comprendre ce qu'elle desirait de savoir, en lui répétant à plusieurs reprises le nom de sir William, lorsque mistriss Ulric lui remit une lettre cachetée, dont elle reconnut que l'adresse était écrite de la main de son mari. A cette vue son courage l'abandonna, comme si elle eut pressenti tout ce qu'elle allait avoir à souffrir, et cependant ce ne fut pas à elle qu'elle songea dans ce moment critique. Elle fut saisie d'un tremblement universel; la lettre échappa de ses mains; elle tomba sur une chaise presque sans connaissance et sans vie. Combien ses craintes étaient loin de la vérité! — Elle ne craignait que pour sir William, tandis que sir William venait de consommer sans

pitié, pour des crimes imaginaires, une vengeance qu'il avait froidement préparée pendant plusieurs mois.

Mistriss Ulric, qui s'attendait probablement que la seule vue de la lettre qu'elle était chargée de remettre produirait cet effet, vola au secours d'Hélène, lui fit avaler quelques gouttes d'eau fraîche, lui fit respirer des sels, la conduisit auprès de la fenêtre; et à en juger par le son de sa voix, elle l'exhorta à prendre patience.

Hélène, dont toute l'attention était fixée sur ce qu'elle avait vu boire la veille à sir William, et persuadée alors que le sommeil profond qui s'était emparé d'elle n'avait été occasionné que par quelque préparation qu'on lui avait fait prendre à dessein, ne pouvait prévoir qu'un malheur; et regardant avec effroi la lettre qui était à terre devant elle, elle n'osait pas l'ouvrir. Mistriss Ulric ramassa la

lettre, la lui présenta, et la supplia par ses gestes et ses regards d'en prendre lecture.

Malgré le trouble extrême qui l'agitait, Hélène crut reconnaître à l'air de cette femme, que le mal n'était pas aussi grand qu'elle l'avait craint : elle prit la lettre, rompit le cachet; et soulagée de l'effroi qu'elle avait d'abord ressenti, elle ne mesura pas sur-le-champ toute l'étendue du malheur qui lui était annoncé. La lettre était conçue en ces termes :

« Appelez à votre secours toute » cette force d'esprit qui m'a si souvent » donné lieu de vous admirer. O Hé- » lène ! si jamais elle ne vous avait » abandonnée, si vous l'aviez eue dès » le commencement ! — Mais loin de » nous tout regret, désormais inutile : » lorsque la faute est certaine, le » châtiment doit être infligé sans pi- » tié; et s'il est grand, du moins vous

» ne pourrez pas dire qu'il soit dis-
» proportionné. Je ne vous adresserai
» point de reproches ; mon amour
» outragé, mon honneur trahi, ne
» peuvent parler plus haut, ni sur un
» ton plus sévère que votre propre
» cœur ; et en me mettant à l'abri
» d'être trompé de nouveau, mon in-
» tention n'est pas d'user envers vous
» d'une rigueur qui ne serait pas né-
» cessaire.

» Lorsque vous saurez que je me
» suis convaincu par moi-même, que
» vous avez reçu, à mon insu, une
» visite de celui qui vous a perdue ;
» lorsque je vous dirai que j'ai lu l'in-
» vitation qu'on lui faisait de revenir,
» et de cacher ses démarches de ma-
» nière à détourner les soupçons et à
» ne point éveiller ma jalousie, vous
» ne vous étonnerez pas que sur des
» faits qui n'étaient pas douteux, j'aie
» jugé que toute explication était inu-

» tile, ou qu'étant convaincu que » j'avais été trompé une fois, j'aie pris » des mesures qui puissent me préser- » ver d'un nouvel outrage.

» Si j'avais su que jamais je n'avais » possédé votre cœur, je me serais » peut-être attendu à tout ce qui a » suivi; mais égaré par une ingénuité » et une candeur dont je suis persuadé » que rien n'égale la fausseté, j'ai » d'abord été sourd aux conseils de » ma raison, j'ai dédaigné les pres- » sentimens qui troublaient mon re- » pos.

» Combien de fois votre franchise » apparente, que les anges même au- » raient pu prendre pour modèle, si » elle n'eut pas été feinte, n'a-t-elle » pas déconcerté toutes les précau- » tions de la prudence et suspendu le » cours de la justice! Mais enfin le » voile est déchiré, et du moins vous » ne me tromperez pas davantage. —

» Ainsi, tout retour sur le passé doit » nous être interdit à l'un et à l'autre.

» Vous n'avez pas besoin que l'on » vous dise ce qu'un mari doit sentir, » et comment il doit se conduire » quand il a fait une semblable dé- » couverte. Les tourmens que j'éprou- » vais hier au soir, dont vous avez été » témoin, et qui vous ont causé de si » vives alarmes, doivent vous montrer » que je ne suis pas encore entière- » ment exempt de cette faiblesse qui » vous a, pendant si long-temps, en- » couragée à me tromper, et que je » n'exécute pas, sans une peine aussi » cruelle que toutes celles que je vous » inflige, les mesures qui me sont com- » mandées par la justice et l'honneur: » si cette idée peut diminuer la rigueur » des destinées qui vous attendent, je » ne vous envierai point ce soulage- » ment; pauvre malheureuse aban- » donnée que vous êtes!

» Je vous en supplie de nouveau ; » recueillez toutes les forces de votre » esprit, et faites-vous-en un appui : » considérez que votre vie n'est pas » la seule que vous compromettriez ; » gardez-vous de vous abandonner à » la douleur, au désespoir, et d'ex- » poser à des dangers certains une » autre existence, dont vous ne croyez » pas sans doute que vous ayez le » droit de disposer. — Prenez pitié de » cet être innocent, pour votre propre » intérêt. — Si vous voulez conserver » quelqu'espérance d'adoucir votre » vie à venir, ne tarissez point aujour- » d'hui, par un excès de douleur, la » seule source de félicité qui vous » reste.

» Je ne prétends point qu'un être » qui me doit la vie vous soit aussi » cher que cet objet chéri que vous » avez perdu, et qui ne m'appartenait » pas ; mais si l'enfant que vous portez

» est à moi, il est à vous aussi : que
» cette considération vous le fasse
» trouver digne de vos soins, et vous
» empêche d'ajouter un meurtre aux
» crimes dont vous vous êtes rendue
» coupable.

» Ce ne sont point des reproches
» inspirés par le ressentiment que je
» vous adresse, c'est un conseil de
» l'amitié ; recevez-le à ce titre, et
» puissiez-vous supporter avec résig-
» nation la sévérité d'un châtiment
» dont vous ne pouvez contester la
» justice ! Sachez donc que vous ne
» sortirez jamais plus du lieu que vous
» habitez maintenant : vous y trouve-
» rez toutes les consolations, les com-
» modités et les amusemens que votre
» situation permettra de vous don-
» ner.

» Vous sentirez que j'ai été dans la
» nécessité de vous priver du soula-
» gement que la conversation aurait

» pu vous offrir, et de ne rien laisser
» à votre disposition. J'ai voulu vous
» tenir à jamais renfermée dans cette
» maison, et pour n'emporter aucune
» crainte de vous voir rompre votre
» exil, il a fallu vous ôter tous les
» moyens d'émouvoir la sensibilité de
» ceux qui vous entourent et de les
» corrompre. En ne vous laissant ainsi
» aucune espérance d'échapper, je
» vous ai garantie de la tentation
» continuelle que vous auriez de l'es-
» sayer, et qui vous tourmenterait
» d'autant plus, que les moyens que
» vous employeriez échoueraient tou-
» jours, même dans des circonstances
» plus favorables, tant j'ai pris de pré-
» cautions pour m'assurer de vous.
» Encore le chagrin de n'avoir pas
» réussi, ne serait-il pas la seule pu-
» nition des efforts que vous auriez
» faits pour vous soustraire à ma ven-
» geance; il faudrait vous attendre à

» subir une captivité beaucoup plus
» rigoureuse.

» Lorsque vous réfléchirez com-
» bien, après avoir formé ce projet,
» il m'importe d'y persister à jamais,
» vous ne douterez pas que je n'aie
» pris les précautions dont je parle,
» et vous en conclurez que les efforts
» que vous feriez pour vous évader,
» auraient des suites aussi funestes
» que je vous l'annonce. Quoique vos
» domestiques ne puissent pas s'entre-
» tenir avec vous, vous les trouverez
» toujours respectueux, attentifs, et
» prêts à satisfaire tous vos desirs. On
» vous donnera tout ce dont vous au-
» rez besoin. Rien, absolument rien
» ne vous manquera; et s'il arrivait
» que ma prévoyance à cet égard fût
» en défaut, vous n'aurez qu'à écrire
» en français ce que vous souhaiterez,
» et on vous le procurera aussi-tôt. Je
» n'exclus pas même de cette permis-

» sion les livres, les instrumens de mu-
» sique, des ouvrages, du papier et
» des crayons; je dois vous prévenir
» cependant que toute tentative pour
» me faire parvenir une lettre serait
» inutile. Jamais, oh non! jamais je
» ne rétablirai des rapports qui m'ont
» coûté si cher. Si je pouvais douter
» encore, je consentirais à vous en-
» tendre; mais je suis tellement sûr de
» ma honte, que la justice sévère avec
» laquelle je vous traite ne peut pas
» plus diminuer mon malheur, que
» la pitié ne pourrait l'augmenter, si
» vous réussissiez à m'en inspirer. Dé-
» cidé à punir, désormais je suis sourd
» à la voix du repentir, et je ne cher-
» cherai qu'à vous oublier, parce que
» je ne veux plus vous aimer! — Au
» moment critique et douloureux qui
» s'approche, vous recevrez les se-
» cours qui vous seront nécessaires,
» et l'on vous remettra dans très-peu

» de jours tout ce dont vous et votre
» enfant vous pourrez avoir besoin.

» Que dirai-je de plus, trop cou-
» pable et trop malheureuse Hélène!
» — Vous seriez probablement insen-
» sible à mes regrets et aux vœux que
» je formerais pour vous. Je ne dois
» pas penser non plus que mes conseils
» fussent auprès de vous de quelque
» poids, lorsque des considérations
» bien plus importantes n'ont pu vous
» déterminer à tenir une autre con-
» duite. — Mais s'il était possible qu'à
» la fin vous devinssiez sage; si, pre-
» nant en patience le châtiment qui
» vous est infligé, vous profitez du
» temps qui vous est accordé pour
» vous repentir, et vous expiez ainsi,
» autant qu'il est en votre pouvoir,
» les maux que vous avez causés,
» vous comblerez les vœux que forme
» encore votre mari outragé ».

CHAPITRE XI.

HÉLÈNE lut cette lettre avec un étonnement qui lui ôta, pour un moment, l'usage de toutes les facultés de son ame. La réflexion, le sentiment lui échappèrent à-la-fois : elle ne comprenait pas ce qu'elle venait de lire. L'idée que sir William la soupçonnait d'un autre crime que de l'éloignement qu'elle avait conçu pour lui, ne se présenta pas une seule fois à son esprit, et elle se refusait à croire qu'elle eût pu être jugée, condamnée et punie sans avoir été entendue.

« Où est sir William » ? s'écria-t-elle en s'élançant vers la porte, oubliant que ceux à qui elle parlait ne l'entendaient pas, et sans songer au désordre de sa toilette.

Mistriss Ulric s'imagina qu'Hélène

voulait s'échapper, et se plaçant entre elle et la porte, elle chercha à la retenir, et y mit beaucoup de respect et de douceur.

« Laissez-moi aller, continua Hélène en se débattant, je veux voir sir William. Ah! je vous en conjure! laissez-moi voir sir William ».

Mistriss Ulric secoua la tête, pour lui montrer l'impossibilité dans laquelle elle était de lui accorder sa demande, et de nouveau elle lui présenta la lettre qu'Hélène avait une seconde fois laissé tomber. Cette opposition rappela à la pauvre captive qu'elle parlait en vain, et elle soupçonna que l'on se méprenait sur ses intentions. Elle relut la lettre de son mari, et la trouva presqu'aussi inintelligible qu'auparavant.

Ignorant absolument les motifs qui avaient déterminé sa condamnation, et sûre de son innocence, elle n'ima-

ginait ni en quoi sir William la trouvait coupable, ni comment il avait pu se résoudre à la condamner sans l'entendre.

En continuant de lire, elle chercha s'il n'y avait pas, dans les expressions qu'il avait employées, quelque sens caché qui ne s'était pas d'abord offert à son esprit. Quand elle en vint à cette phrase : « Vous ne sortirez jamais plus du lieu que vous habitez maintenant », elle leva les yeux vers les croisées de sa chambre qui étaient très-élevées, et promena ensuite ses regards autour d'elle d'un air à-la-fois égaré et rêveur ; puis mettant ses mains sur son visage, elle s'efforça de se recueillir et de s'assurer si tout ce qui se passait n'était pas un songe.

Elle prit une nouvelle lecture de cette lettre fatale avec la plus sérieuse attention ; mais ce ne fut qu'après y être revenue à plusieurs reprises,

qu'elle ne douta plus de la réalité ni de l'étendue de son malheur. A la fin, convaincue que sir William était parti, et qu'il l'avait condamnée à une prison perpétuelle, elle ne conserva plus l'espérance de s'être trompée.

Quoiqu'elle succombât presque sous le poids de cette accablante certitude, Hélène n'oublia point ce qu'elle se devait à elle-même. Elle n'avait pas besoin des exhortations de sir William pour ne pas s'abandonner à l'excès de sa douleur, pour savoir observer les bienséances. Etonnée mais non abattue, affligée mais non irritée, dès qu'elle eut assez fixé ses idées sur la situation dans laquelle elle se trouvait, pour pouvoir prendre une résolution, elle s'imposa la loi de ne rien faire qui pût nuire à son enfant, ou qu'elle ne dût pas approuver ensuite. Mais ce n'était pas dans ses propres forces qu'elle espérait de trouver les

moyens de résister au malheur affreux qu'elle ne pouvait plus éviter.

La vieille ménagère qui était restée spectatrice attentive de tous les mouvemens qu'elle faisait, fut fort étonnée de la voir se lever de dessus sa chaise d'un air à-la-fois noble et soumis, se jeter à genoux, joindre ses mains, et prier avec beaucoup de ferveur pendant quelques momens.

Hélène se leva ensuite, et fixa ses regards sur mistriss Ulric, de manière qu'il semblait qu'elle la vît pour la première fois; puis elle s'en approcha, et elle étendit vers sa geolière ses mains suppliantes avec une douceur extrême, comme si elle eut voulu par-là lui demander son amitié et lui prouver sa soumission. Ce geste et cette touchante expression émurent vivement mistriss Ulric; elle ne put s'empêcher de baiser les mains de sa prisonnière. Elle se hâta de lui offrir

de l'habiller, pour lui prouver combien elle était empressée de la servir. Depuis ce moment ce fut comme s'il s'était fait entr'elles un traité d'amitié. Hélène sentit se ranimer dans son cœur un sentiment qui ressemblait à l'espérance.

Lorsque mistriss Ulric eut achevé de l'habiller, elle ouvrit la porte d'une pièce opposée à celle qui conduisait à la chambre à coucher, et invita Hélène à y entrer. Cette pièce était plus grande que les autres, et en la parcourant, Héléne acquit, d'après les détails de l'ameublement, la triste certitude que sa captivité serait de bien longue durée.

Deux corps de bibliothèque, qui paraissaient neufs comme les livres qu'ils renfermaient, remplissaient deux larges enfoncemens qui étaient aux deux côtés de la cheminée. En face, auprès d'un clavecin qui paraissait neuf aus-

si, il y avait une harpe. A côté de la cheminée était un secrétaire garni de tout ce qui est nécessaire pour écrire; un sofa, quelques chaises de différentes formes, et une ou deux tables, composaient le reste de l'ameublement. La tapisserie était une toile rayée qui répandait un jour agréable et gai, bien peu convenable à la tristesse que l'infortunée Hélène portait dans son cœur. Jusques-là elle n'avait pas encore versé une larme; en voyant un appartement si évidemment destiné à lui servir de prison, et où elle devait vivre dans la plus affreuse solitude, elle s'abandonna au besoin qu'elle avait de pleurer, se jeta sur le sofa, et tomba dans un désespoir qu'il serait impossible de décrire.

Le calme qu'elle avait d'abord montré, venait plutôt de l'effet imprévu du coup terrible qu'elle avait reçu, du sang-froid dont la nature l'avait

donée, et des habitudes qu'elle avait prises, que du courage qu'elle avait pu réunir dans si peu de temps pour l'opposer à son malheur; tout-à-coup, et sans qu'il lui fût possible de les écarter, le souvenir des amis et des plaisirs qu'elle avait laissés en Angleterre, et le sentiment des regrets qu'ils auraient de ne plus la revoir, et de ceux qu'elle avait elle-même de les avoir perdus sans retour, vinrent frapper à-la-fois son esprit et son cœur, et l'affligèrent si vivement, qu'elle perdit un instant toute idée de résignation, qu'elle oublia même ce qu'elle devait à la conservation de l'enfant qu'elle portait dans son sein. En proie à des mouvemens convulsifs, et presque suffoquée par ses sanglots qui se succédaient avec une extrême rapidité, elle passa quelques momens dans une agitation véritablement alarmante.

Sa nouvelle amie, également effrayée et touchée de l'état dans lequel elle la voyait, mêla aux efforts qu'elle fit pour la calmer et la consoler, tant de sensibilité et une pitié si douce, qu'Hélène, qui ne recevait jamais sans en être émue des témoignages d'intérêt, et que la mort seule pouvait rendre inaccessible au sentiment de la reconnaissance, commença à s'affliger de la douleur de celle qui pleurait sur son sort, et chercha même à la rassurer.

Peu à peu elle se modéra. Un silence paisible succéda aux gémissemens profonds qu'elle poussait auparavant ; elle prit tranquillement la lettre qu'on lui offrait encore, et revenant, après un assez court intervalle, à un calme parfait, elle témoigna si vivement qu'elle desirait de rester seule, que mistriss Ulric, cédant à la compassion, se retira enfin.

Hélène, abandonnée à elle-même, versa un torrent de larmes, et cet épanchement naturel de sa douleur empêcha son cœur trop plein de se briser. Elle conçut quelque espérance en voyant la pitié qu'elle avait inspirée à celle qui la servait, et elle commença à croire qu'il ne lui serait pas bien difficile d'en obtenir ce qu'elle desirerait.

Tous ses vœux se bornèrent d'abord à faire parvenir une lettre à sir William, certaine que si elle réussissait à avoir avec lui une explication, elle lui démontrerait qu'elle était innocente. La rigueur des procédés qu'il avait pour elle ne reposait que sur une erreur, de sorte que les mêmes passages de la lettre qu'il lui avait écrite, dont elle avait d'abord été si vivement affectée, lui inspiraient déjà de la confiance. Si j'étais victime de sa haine, disait-elle en elle-même, rien

ne pourrait me justifier à ses yeux; mais comme il ne punit en moi qu'un crime imaginaire, en établissant mon innocence, je mettrai fin à mes malheurs. Il lui paraissait si facile de prouver qu'elle n'était pas coupable, et d'en convaincre la première personne à qui elle pourrait parler, que le plus amer de ses regrets était de se trouver dans l'impossibilité de s'entretenir avec mistriss Ulric.

Cette femme qui avait été attendrie de ce qui s'était passé devant elle, revint peu de temps après dans l'appartement d'Hélène. Elle portait à sa prisonnière quelques mets préparés avec beaucoup de propreté, et elle la pressa d'en goûter avec de si vives instances, qu'Hélène ne put s'y refuser; mais il lui fut impossible de manger. Mistriss Ulric la détermina seulement à boire un peu de vin, puis elle la laissa seule pour la seconde fois.

La fin de ce triste jour approchait, et, comme il arrive toujours dans les premiers momens d'une grande peine, la douleur d'Hélène semblait s'augmenter à mesure que le soleil s'abaissait au-dessous de l'horizon, et que son appartement devenait plus sombre. Une sorte de terreur se mêlait même à ses regrets; des images effrayantes s'offraient à son esprit, et elle osait à peine envisager quel serait enfin le terme des mesures violentes qu'avait adoptées sir William; mais ces craintes, dénuées de fondement, ne provenaient que de l'agitation qu'elle éprouvait alors. Mistriss Ulric entra dans ce moment: elle portait deux bougies allumées. Son air plein de bonté et de douceur, et la lumière des bougies, ramenèrent aussi-tôt le calme dans l'ame d'Hélène, qui n'eut pas de peine à se convaincre qu'elle était bien insensée de se tourmenter pour des maux

imaginaires, lorsqu'elle en avait tant de réels à déplorer.

Les fatigues qu'elle avait supportées depuis trois jours avaient entièrement épuisé ses forces : elle céda avec empressement aux signes par lesquels elle comprit que mistriss Ulric lui demandait de se coucher. Lorsqu'elle fut dans son lit, la lassitude l'emporta tellement sur la douleur, que si elle n'y trouva pas de consolation, elle y prit au moins du repos. Son esprit était si rempli du projet qu'elle avait formé de se faire une amie de mistriss Ulric, qu'en cherchant les moyens de lui exposer son intention à cet égard, elle oublia en partie le motif qui lui faisait desirer de s'en rapprocher. Elle se proposait aussi d'examiner, le lendemain matin, sa prison dans les plus grands détails, non-seulement pour satisfaire sa curiosité, mais encore pour voir jus-

qu'à quel point on l'avait bien ou mal traitée.

Son sommeil fut souvent interrompu et de peu de durée. Elle se leva de bonne heure, et se rappela pour la première fois, en voulant regarder à sa montre, par quel artifice sir William la lui avait enlevée. Il ne lui fut pas difficile d'expliquer les motifs d'un pareil procédé ; et elle ne fut pas non plus étonnée, lorsqu'elle fouilla dans ses poches, de n'y trouver ni sa bourse, ni aucun de ses bijoux, même les moins précieux : on lui avait cependant laissé le portrait de son père, qui était entouré d'un large cercle d'or.

A la vue de cette image d'un ami adoré, qui avait toujours eu pour elle le plus tendre amour, et qu'elle ne devait plus espérer de revoir, tout son être sembla se dissoudre, son cœur trop plein faillit à se briser.

« Mon père ! s'écria-t-elle en pres-

sant le portrait contre ses lèvres; ô mon père! vainement j'implore aujourd'hui votre secours, vainement je vous appelle; dans mon malheur extrême, il n'est pas en votre pouvoir de me soulager, de me sauver ».

Les pleurs qu'elle versait l'empêchèrent un moment de continuer.

« O mon Dieu! reprit-elle en se jetant à genoux, remplace mon père auprès de moi. Tu peux faire tomber les murs de cette prison; tu peux me rendre à tout ce qui m'est cher, à l'amitié, au bonheur; tu peux rétablir ma réputation; tu peux faire plus encore, tu peux m'enseigner à souffrir avec patience une prison perpétuelle, des privations qui ne finiront jamais. — Que ta volonté soit faite ».

Cet acte de piété calma la vive émotion qu'Hélène avait ressentie : elle baisa avec de nouveaux transports le portrait de son père, et ne put se dé-

fendre d'un mouvement de reconnaissance envers sir William, en songeant que c'était à lui qu'elle devait un bien si précieux.

CHAPITRE XII.

Lorsque mistriss Ulric arriva, elle trouva Hélène habillée, et parfaitement tranquille en apparence. Elle sortit pour aller préparer le déjeûner, et la pauvre prisonnière se mit à faire une revue exacte de la disposition de son logement. Elle trouva, outre les trois chambres qu'elle avait déjà vues, deux cabinets attenans à sa chambre à coucher, l'un éclairé, et l'autre très-obscur. Les fenêtres de sa chambre à coucher et de celle où elle faisait sa toilette étaient trop élevées pour qu'il fût possible de rien voir au-dehors, à moins de se mettre tout-à-fait con-

tre le mur. En s'approchant beaucoup et en s'élevant sur la pointe des pieds, elle vit qu'elles donnaient sur un jardin qui, autant qu'elle put en juger, était environné de murs; et au-delà elle n'apperçut que des bois qui paraissaient s'étendre au loin dans la campagne; les fenêtres du cabinet qu'elle imagina devoir lui servir d'asyle ordinaire et de lieu de travail, étaient plus basses que celles des autres pièces, et semblaient avoir été construites depuis peu. Elles s'ouvraient sur la cour d'entrée; et comme le cabinet éclairé qui tenait à sa chambre à coucher donnait sur la campagne, Hélène jugea que son appartement occupait tout un côté de la maison. La fenêtre de ce cabinet était si petite, qu'on n'aurait pas pu y passer la tête; elle était aussi trop haute pour qu'il fût possible d'y atteindre autrement qu'avec le secours d'une chaise ou d'une ta-

ble ; et quand on était parvenu à s'élever ainsi, on ne découvrait que des champs incultes, et un pays sauvage et abandonné.

Hélène sentit qu'il était pour elle de la plus haute importance de savoir si elle aurait la liberté de sortir de cet appartement, ou s'il devait lui servir de prison. Elle n'hésita point à s'en informer.

Au moment où mistriss Ulric emportait le plateau sur lequel elle lui avait servi à déjeûner, elle se leva, et s'avança vers la porte. Aussi-tôt mistriss Ulric posa ce qu'elle tenait dans ses mains, ouvrit la porte, et l'invita à entrer dans la galerie. Hélène y entra en effet ; et mistriss Ulric, allant au-devant d'elle, lui montra les chambres opposées à celles qu'elle habitait. Quelques-unes paraissaient être occupées par des domestiques, et les autres ne l'être pas du tout. Dans le

nombre, Hélène crut reconnaître celle de mistriss Ulric, dont l'ameublement était peu considérable, et sur-tout très-vieux.

De la galerie, elle descendit dans le vestibule. Le premier objet qui frappa ses regards fut la porte par laquelle elle était entrée, à l'extrémité de la longue allée qui conduisait à la cour extérieure. Cette porte était fermée alors, et retenue par un énorme madrier qui la traversait dans sa largeur. Elle entra dans la salle basse où elle avait été reçue le soir de son arrivée, et les différens objets qu'elle y vit lui firent comprendre que mistriss Ulric s'y tenait ordinairement : mais le souvenir de la trahison qu'on avait employée pour la conduire là, et l'y renfermer à jamais, se présenta au même instant à son esprit, et l'affecta si douloureusement, qu'elle se hâta de sortir d'un lieu qui lui retraçait des

circonstances auxquelles il lui était impossible de songer sans horreur.

De retour dans le vestibule, elle fit quelques pas vers une porte qu'elle apperçut alors pour la première fois. Mistriss Ulric, s'avançant aussi-tôt, l'ouvrit, et lui montra qu'elle conduisait dans la cuisine et les offices; mais en même temps elle lui en indiqua une qui était en face. Elle l'ouvrit aussi. Hélène, à son grand contentement, vit qu'elle donnait sur le jardin; et mistriss Ulric, cédant au desir que sa prisonnière témoignait d'y entrer, lui fit place, et, se retirant avec respect, la laissa aller seule.

Son cœur tressaillit quand elle se trouva en possession d'un tel privilége; elle se sentit libre à moitié. Elle parcourut le jardin dans tous les sens, avec une espérance confuse, avec une sorte de certitude qu'elle pourrait s'échapper sur-le-champ; mais elle

fut bientôt convaincue que toutes les issues en étaient soigneusement fermées; et sa raison le lui aurait dit d'avance, si, dans ce moment, il lui avait été possible de la consulter et d'en écouter la voix.

Le jardin était vaste, et consacré à l'utile plutôt qu'à l'agréable. Cependant il y avait dans le fond des endroits retirés et un peu d'ombrage, qui offraient une retraite pour cette époque de l'année où l'air extérieur est plus frais et plus pur que celui de l'intérieur des maisons.

Les murs de ce jardin étaient pour la plupart très-anciens; et il était facile de voir que ce qu'il y en avait de bâtis depuis peu, et qui liaient les premiers entre eux, ne suivait pas la direction de ceux qu'ils avaient remplacés; d'où Hélène conclut que le jardin avait été resserré dans des bornes plus étroites. A un des angles, formé

par deux murs de la vieille clôture, elle apperçut une petite porte très-épaisse qui avait encore, malgré son long service, beaucoup de solidité. Cette porte était garnie d'une serrure et de deux verroux. Hélène essaya de la tirer à elle; mais elle la trouva inébranlable. A en juger par sa position, elle donnait immédiatement sur la campagne. L'infortunée Hélène s'arrêta pendant quelques minutes à la considérer, plongée dans une triste et profonde rêverie, et si préoccupée, qu'elle ne s'apperçut pas que c'était la folle espérance de s'échapper par-là, qui absorbait dans ce moment toutes ses facultés.

Puis, sortant tout-à-coup de cet état momentané de stupeur, elle continua ses recherches; mais n'ayant trouvé à l'entour du jardin aucun autre endroit qui lui offrît la possibilité de recouvrer sa liberté, elle retourna

à la porte qu'elle avait déjà vue, l'examina de nouveau avec la plus grande attention, essaya de l'ébranler sur ses gonds, et se convainquit une seconde fois que tous ses efforts seraient inutiles.

C'était plutôt un mouvement involontaire que les conseils de la raison, qui l'avait portée à faire ainsi la revue des bornes de sa prison, de même qu'un oiseau pris depuis peu voltige autour de sa cage, et cherche à en franchir les barreaux. Quand bien même elle aurait été assez heureuse pour découvrir un moyen de s'enfuir sur-le-champ, elle n'aurait pas pu en profiter; et, en y réfléchissant, elle aurait senti la nécessité de différer d'en faire usage.

Sa grossesse très-avancée la mettait dans l'impossibilité absolue d'entreprendre une marche tant soit peu longue; elle manquait d'ailleurs totale-

ment d'argent, et elle ignorait la langue du pays, de sorte qu'il eut été insensé de sa part de tenter de fuir, tandis qu'il lui restait encore peut-être quelque moyen de déterminer sir William à lui rendre justice. — En mettant mistriss Ulric dans ses intérêts, elle conservait toutes ses espérances, même celle de tout tenter pour recouvrer sa liberté : elle résolut de ne pas différer un seul instant de travailler à se la rendre favorable.

Rentrée dans son appartement, elle s'assit, dans l'intention d'écrire la lettre qu'elle voulait faire remettre par mistriss Ulric; mais en relisant celle de sir William, pour choisir la meilleure manière d'établir sa défense, elle se trouva dans le plus grand embarras. Elle ignorait les motifs sur lesquels il fondait la condamnation qu'il avait portée contre elle; et la certitude qu'il paraissait avoir, qu'elle

reconnaîtrait elle-même le crime dont il l'accusait, en ne laissant aucun doute qui pût lui servir d'excuse, rendait nécessairement toute explication impossible.

Néanmoins quand elle réfléchit sur le crime qui lui était expressément reproché par ces mots, « Je me suis » convaincu par moi-même que vous » avez reçu, à mon insu, une visite de » celui qui vous a perdue » ; elle eut des soupçons qui ne s'étaient pas jusqu'alors présentés à son esprit.

Elle n'avait pas vu Henry (car elle ne doutait pas que ce ne fût de lui qu'on voulait lui parler en lui disant, « celui qui vous a perdue »); elle ne l'avait pas vu, depuis le peu de jours qu'ils avaient passés ensemble dans le Devonshire : lorsqu'elle était partie, il l'avait accompagnée jusqu'à sa voiture, et l'avait aidée à y monter, en présence de sir William; des domes-

tiques et de plusieurs autres personnes. Il était difficile de regarder cette attention comme une visite, ou d'y supposer une intention criminelle. Il ne pouvait y avoir ni honte ni confusion pour elle, à apprendre que sir William avait été témoin de cette politesse. Elle ne pouvait l'ignorer. Il n'avait pas été non plus en son pouvoir, et elle n'avait eu aucun motif de la cacher; mais, comme elle était parfaitement sûre de ne s'être pas rencontrée depuis une seule fois avec Henry, et qu'elle croyait que sir William devait le savoir, puisqu'elle s'était retirée à la campagne avant l'arrivée de M. Villars en ville, elle commença à soupçonner que, loin d'avoir été trompé, sir William cherchait à la tromper elle-même; qu'il s'était abandonné à son ressentiment, en voyant qu'il ne pouvait plus se faire aimer d'elle, et qu'il avait résolu de

punir, comme un crime, son indifférence qui était pour lui le plus grand des malheurs. L'affectation même avec laquelle il assurait avoir vu des choses qu'elle avait espéré, disait-il, qu'il ne verrait jamais, la confirmait dans cette opinion, et elle en conclut qu'il ne cherchait qu'à donner quelqu'apparence de justice à sa vengeance et à sa cruauté.

Ces réflexions la mirent au désespoir. Elle s'était imaginée d'abord que sa justification serait aussi agréable à sir William, qu'elle lui serait avantageuse à elle-même ; et c'était-là son unique espérance : mais elle commença à craindre qu'il ne lui fût beaucoup moins difficile d'obtenir que mistriss Ulric remît sa lettre, que de déterminer sir William à la lire sans prévention. La défense qu'il lui avait faite de lui écrire, l'oubli qu'il avait sollicité d'elle comme la seule faveur

qu'il voulût désormais en obtenir, l'assurance qu'il lui avait donnée que la voix du repentir ne serait pas écoutée, tout concourait à lui prouver jusqu'à l'évidence, qu'il ne voulait pas qu'elle se justifiât.

« C'est la haine, c'est la vengeance qui m'a conduite ici, et qui m'y tient captive, dit-elle en fondant en larmes; et je ne dois point attendre ma délivrance de la tendresse et de l'amour ».

Elle parcourut de nouveau en idée, le jardin qu'elle avait déjà visité avec tant de soin; mais les murs dont il était environné, leur élévation et leur solidité, ne lui laissèrent bientôt plus aucune espérance de s'enfuir. Elle songea aussi à l'état dans lequel elle était, et aux obstacles insurmontables qui l'arrêteraient après avoir franchi les bornes de sa prison, si elle y réussissait. De sorte qu'elle sentit l'impossibilité de ne devoir son salut qu'à elle-

même; et ne voulant négliger aucune chance, aucun moyen de mettre fin à ses peines, elle résolut, quoiqu'elle n'espérât point de succès, d'éprouver l'effet que produirait une lettre sur sir William. — Elle écrivit :

« Je ne vous parlerai, ni comme un » coupable qui se repent, ni comme si » j'étais aimée de vous; j'en appelle » uniquement à votre justice. Je suis » innocente; jamais, même par la pen- » sée, je ne me suis écartée de mes de- » voirs envers vous; quelque jour vous » en aurez la preuve. Ainsi, n'atten- » dez pas, pour la chercher, que vos » torts envers moi soient irrépara- » bles, si du moins vous attachez » quelque prix à votre bonheur à venir, » au repos de votre conscience.

» Faites-moi connaître, je vous en » supplie, les détails de l'accusation » que vous formez contre moi, afin » que je puisse dissiper jusqu'à vos

» moindres soupçons. — Quant au » reproche que vous me faites dans ce » moment, et qui est absolument inin- » telligible, pour moi, je ne puis que » répéter que je suis innocente ; je vous » le prouverai, si vous daignez m'ac- » corder un moment d'entretien. Je ne » sais ce que c'est que la visite dont » vous parlez ; je suis sûre de n'avoir » fait aucune invitation qui puisse por- » ter la moindre atteinte à mon hon- » neur, et que je ne voulusse point » avouer à la face de l'univers entier. » Je ne conçois pas ce que vous dites ; » ainsi je supprime toute plainte ; je » consens à croire que vous avez été » induit en erreur. Permettez-moi de » vous voir, de vous parler ; je suis » sûre que je n'aurai bientôt plus au- » cun sujet ni aucun desir de me » plaindre ».

Après avoir achevé cette lettre, elle se décida à attaquer mistriss Ulric de

toutes ses forces, la première fois qu'elle la verrait. L'occasion d'exécuter son projet ne tarda pas à se présenter. Cette femme sensible, dont le cœur n'était pas fait pour l'emploi qu'elle remplissait, ne pouvait pas prendre sur elle de rester long-temps éloignée de son infortunée prisonnière, de peur de la laisser manquer des consolations qu'il était en son pouvoir de lui donner. Elle entra dans la chambre, portant quelques biscuits et une tasse de chocolat; car malgré tous ses efforts, elle n'avait pu lui faire rien manger à déjeûner.

Helène l'accueillit avec un sourire où se peignait la plus douce reconnaissance; elle mit un morceau de biscuit dans sa bouche, elle goûta le chocolat, mais il lui fut impossible de prendre ce qu'on lui offrait. Son cœur se gonfla; des larmes coulèrent le long de ses joues; mistriss Ulric fut tou-

chée de pitié, et chercha à la consoler.

Hélène lui prit la main, et la pressa fortement contre ses lèvres : « Ah ! dit-elle, si vous pouviez me prêter votre secours ». Le son de sa voix, les mots qu'elle avait prononcés parurent toucher le cœur de la bonne vieille; elle pleurait aussi. Le moment semblait favorable; et Hélène, en lui montrant la lettre, la fixa d'un air suppliant, auquel il était impossible de se méprendre; mistriss Ulric comprit parfaitement ce qu'Hélène lui demandait, mais elle repoussa doucement la lettre, et secoua la tête en signe de refus.

« Ah ! ne me refusez pas »! reprit Hélène en joignant ses mains.

Mistriss Ulric fit quelques pas en arrière.

« Si vous me refusez, je n'ai plus d'espoir », continua Hélène en se jetant à ses genoux.

Cédant à l'émotion qu'elle éprou-

vait, mistriss Ulrilc s'avança précipitamment vers elle pour la relever.

Hélène lui offrit de nouveau sa lettre, mais mistriss Ulric retira sa main, et s'avança vers la porte de la chambre.

« Navez-vous donc aucune pitié »? dit Hélène.

Mistriss Ulric parut un moment se rendre aux accens de sa voix douce et touchante. Elle revint sur ses pas; elle fit asseoir Helène sur le sofa ; elle prit la lettre, mais ce fut pour la mettre dans un tiroir du secrétaire, qu'elle ferma ensuite, et dont elle remit la clef à Hélène.

Le sang-froid avec lequel elle avait fait tous ces mouvemens, ne laissa à la prisonnière aucune espérance. Elle resta immobile à la place où on l'avait mise : c'était l'image du désespoir ; ses lèvres même avaient perdu leur éclat ; elle respirait à peine :

mistriss Ulric s'approcha, se mit à genoux devant elle, lui prit les mains, et les lui baisa avec beaucoup de respect. Elle semblait lui dire : « Que je suis malheureuse de ne pouvoir faire ce que vous me demandez »!

Hélène fut vivement émue de cette marque de sensibilité. « Cruel sir William ! s'écria-t-elle, si vous ne m'aviez pas ôté jusqu'à la faculté de me faire entendre, avec quelle facilité ne serais-je pas parvenue à intéresser cette digne femme en ma faveur ? mais vous avez voulu prendre des mesures qui vous répondissent sûrement de moi, et vous m'avez privée de toute consolation ».

Elle pleurait amèrement en prononçant ces mots; et comme mistriss Ulric était aussi très-affectée, elle fit un nouvel effort pour essayer de lui faire accepter sa lettre. Mais au moment où elle présentait la clef à la serrure,

mistriss Ulric devinant son intention, mit la main sur le tiroir, et lui montra évidemmment que toute tentative serait inutile. Hélène ne pouvant plus douter que mistriss Ulric ne fût inflexible sur tout ce qu'elle regardait comme un devoir, ne fit plus d'instances, et abandonna son projet.

CHAPITRE XIII.

Mistriss Ulric croyait Hélène coupable. Sir William le lui avait démontré jusqu'à l'évidence, par les faits qu'il lui avait rapportés, et qui semblaient ne pouvoir être interprétés que d'une seule manière. Les soins affectueux qu'il avait mêlés aux apprets de sa vengeance, comme s'il avait voulu la rendre moins terrible; le desir qu'il avait manifesté de ménager à sa femme toutes les consolations compatibles

avec la punition qu'il lui infligeait, les regrets amers qu'il éprouvait en prenant les mesures auxquelles il se croyait forcé, avaient d'ailleurs persuadé à cette bonne vieille qu'il aimait réellement Hélène, et qu'il fallait par conséquent qu'Hélène se fût rendue indigne de son amour.

Il y avait deux points principaux sur lesquels sir William avait volontairement trompé mistriss Ulric. Il lui avait fait croire que c'était par un tendre intérêt et par pitié qu'il s'était décidé à infliger à Hélène la punition à laquelle il l'avait condamnée pour la vie; que sa destinée aurait été plus rigoureuse, si elle avait été jugée d'après les loix de son pays, et qu'il ne l'eût pas soustraite à la colère de ses parens, et que, s'il la remettait en leur pouvoir, non-seulement elle serait renfermée dans une prison, mais encore sa captivité serait plus

terrible que celle qu'elle allait éprouver, puisqu'on la mettrait au pain et à l'eau, qu'on la chargerait de fers, et qu'elle ne reverrait jamais plus la lumière du soleil.

De sorte que mistriss Ulric voyait en même temps dans sir William un mari malheureux et abreuvé d'outrages, et le plus sensible et le plus généreux des hommes. Il s'était déterminé à user de cette ruse par la connaissance qu'il avait du caractère de mistriss Ulric, qui ne se serait jamais prêtée à devenir l'instrument de l'injustice que commettait sir William. Malgré cela même, elle ne pouvait défendre son cœur d'une compassion bien naturelle, en voyant la douceur d'Hélène, ses manières séduisantes, les graces dont elle était douée, et le malheur de sa position; mais elle ne la trouvait pas plus punie qu'elle ne méritait, et elle ne se sentait aucun

penchant à la rétablir dans l'estime d'un mari, envers qui elle la croyait coupable.

L'autre ruse que sir William avait employée auprès de mistriss Ulric, avait un motif à-peu-près semblable; car il desirait d'accumuler des preuves contre Hélène, afin de lui ôter à jamais la possibilité d'attirer sur lui le blâme d'une personne, à la fidélité de laquelle il était obligé, malgré toutes ses précautions, de confier l'exécution de ses projets.

Il avait annoncé à mistriss Ulric que l'enfant qu'Hélène portait dans son sein, était le fruit de cet amour condamnable qu'elle allait expier par une prison perpétuelle. Aussi jamais mistriss Ulric ne regardait-elle sa prisonnière, sans songer qu'elle avait devant les yeux la preuve irréfragable de son crime; et tous les efforts qu'Hélène faisait pour prouver son innocence,

lui paraissaient des tentatives pour exciter la compassion, ou des marques d'un repentir tardif.

Cette mistriss Ulric avait réellement été attachée au service d'une dame de Bohême, comme sir William l'avait dit à Hélène; mais cette dame était morte, et plusieurs années avant sa mort, elle avait cessé d'aller à sa maison de campagne qui appartenait alors à son fils, intime ami de sir William et son confident dans toute cette affaire. Sir William lui avait confié ses premiers soupçons sur l'infidélité d'Hélène; il lui avait ensuite fait part de la certitude qu'il en avait acquise; et en retour, son ami lui avait suggéré l'idée de la punition qu'il fallait infliger à la coupable : c'était aussi lui qui avait indiqué pour prison cette maison abandonnée et solitaire, qui avait assuré à sir William qu'il trouverait dans mistriss Ulric la geolière qui lui

convenait, parce qu'elle avait beaucoup de douceur et une fidélité à toute épreuve ; et qu'il pouvait sans crainte se reposer sur elle du soin qu'il lui confierait, pourvu qu'il lui persuadât d'avance que ses desseins étaient justes, et que la pitié y avait quelque part. Lorsque l'ami de sir William la lui avait recommandé, elle était absolument dans sa dépendance ; c'était lui qui la faisait vivre, et il savait qu'elle se chargerait volontiers de tout ce qu'il lui commanderait, si cependant cela ne blessait ni ses principes ni les idées qu'elle avait du juste et de l'injuste.

Par une suite de ses soupçons qu'il croyait fondés, sir William avait résolu, pendant son séjour dans le Devonshire, d'entreprendre avec Hélène le voyage qu'il projettait, aussi-tôt qu'elle serait rétablie.

Mais la conduite d'Hélène, et la

demande qu'elle fit de quitter la ville, demande qui prouvait évidemment sa parfaite innocence, ébranlèrent l'opinion que sir William avait de son crime, et le décidèrent à éprouver l'effet que produirait sur elle sa retraite à la campagne. Il ne croyait pas que l'enfant dont elle était accouchée lui appartînt; de-là son éloignement pour lui, et la satisfaction qu'il n'avait pu s'empêcher de témoigner à sa mort : mais il avait mis dans ses expressions à ce sujet une brutalité si inexcusable, et l'impression qu'Hélène en avait conservée était si profonde, qu'il n'y avait rien qu'il n'eût fait pour la détruire.

La facilité d'Hélène à pardonner toucha son cœur. Il commença à croire qu'il s'était laissé égarer par une injuste jalousie. Il espéra qu'un amour réciproque les unirait bientôt, et il avait presqu'oublié tous ses projets

de châtiment, lorsqu'il vit par hasard Henry s'enfuyant par-dessus la haie du jardin : tous ses doutes se dissipèrent aussi-tôt, il se crut certain des torts de sa femme, et n'écouta que la vengeance.

Depuis ce moment toutes ses pensées se tournèrent vers le plan qu'il était irrévocablement décidé à exécuter. Il ne s'occupa que d'en cacher et d'en faire les apprêts ; et l'on doit y rapporter tout ce qu'il fit depuis ce moment où il annonça à Hélène qu'il avait l'intention de quitter l'Angleterre, jusqu'à celui où il la suivit des yeux pour la dernière fois, quand ils se séparèrent pour se retirer chacun dans leur appartement.

Ses remords l'avaient, à la vérité, souvent emporté sur son hypocrisie ; mais Hélène n'ayant rien qui pût diriger ses soupçons, il s'y était soustrait constamment : elle avait regardé ce

qui aurait dû trahir les projets sinistres qu'on avait sur elle, comme les derniers symptômes d'une jalousie qui ne lui était que trop bien connue, qu'elle espérait quelquefois de voir guérir par le temps et par la prudence extrême qu'elle mettrait dans sa conduite, et dont, dans d'autres momens, la guérison lui paraissait malheureusement impossible.

Souvent sa franchise et sa sincérité qui éclataient dans toutes ses actions, avaient détourné son mari des idées qu'il croyait avoir portées jusqu'à l'évidence : mais bientôt après persuadé qu'il n'avait pu se tromper, il ne réfléchissait plus, et se trouvait ensuite si certain de la fausseté d'Hélène, qu'il aurait plutôt douté de sa propre existence que du crime dont il l'accusait.

Quand il eut communiqué sa résolution définitive à son ami, il fallut prendre plusieurs arrangemens pré-

limi naires avant son arrivée en Saxe, et ils convinrent ensemble qu'Hélène entrerait en prison au commencement de l'hiver; mais sir William la voyant enceinte au moment où il s'y attendait le moins, et dans un temps où il ne pouvait pas élever des doutes sur sa paternité, céda au desir de recueillir un héritier qu'il avait beaucoup souhaité.

Pour légitimer aux yeux du public l'enfant qu'Helène mettrait au monde, il était nécessaire qu'on sût qu'elle avait été grosse, et que la date de sa prétendue mort ne fût pas fixée de manière qu'il y eût impossibilité que son enfant lui appartînt. — Ces motifs prolongèrent la durée de sa liberté; mais quoique sa grossesse dût reculer le temps de sa captivité, elle favorisait l'exécution du plan qu'avait formé sir William. Ce n'était que par la supposition de la mort de sa femme,

qu'il pouvait mettre un terme aux recherches des amis qu'elle laissait en Angleterre ; et il n'y avait point d'événement qui offrît autant de probabilités favorables au récit mensonger qu'il se proposait de faire, qu'un accouchement qui, la plupart du temps, est suivi d'accidens soudains et funestes. Le danger qu'Hélène avait couru dans ses premières couches, devait d'ailleurs justifier tout ce que l'on dirait des secondes.

Il fut arrangé en conséquence entre sir William et son ami, qu'elle resterait à Dresde jusqu'à ce qu'elle n'eût plus que trois mois à attendre le terme de sa grossesse ; que sir William la conduirait alors dans un village saxon, voisin de la maison où elle devait être renfermée, et d'où il pourrait s'assurer par lui-même qu'il ne manquait rien aux dispositions qu'il avait voulu que l'on fît ; et que, quand elle serait

à-peu-près sur le point d'accoucher, il la conduirait dans sa prison, sous prétexte de la mener à Vienne.

Le projet de sir William était de répandre ensuite qu'elle avoit été prise du mal d'enfant à l'improviste, dans une auberge isolée, sur la route de Vienne, et qu'elle y était morte.

Il n'était cependant pas sans inquiétude. Il craignait que le trouble et la douleur qu'elle éprouverait lorsqu'elle connaîtrait le sort qui lui était réservé pour le reste de ses jours, ne nuisissent à son enfant; mais en même temps il espérait que cette considération même lui inspirerait plus de patience que peut-être elle n'en aurait eu : et cette espérance n'était pas vaine, puisqu'elle reposait sur les qualités, sur les vertus de la sensible Hélène.

Enfin l'intention de sir William était de rester dans le voisinage de la prison où serait renfermée sa victime, jus-

qu'à ce que les couches fussent finies, et de chasser de sa mémoire, dès qu'il en connaîtrait l'événement, tout souvenir qui pût la lui rappeler.

Afin d'écarter tout ce qui pouvait affaiblir sa résolution à cet égard, il autorisa son ami, en qui il avait toute confiance, à tirer sur lui pour se défrayer de toutes les dépenses qu'exigerait l'entretien d'Hélène, et il lui désigna un agent à Dresde qu'il avait chargé d'acheter tout ce qu'elle demanderait, et à qui le noble Bohême devait remettre les fonds. Du reste la signature de mistriss Ulric était seule nécessaire pour valider les demandes que lui ferait Hélène, et qu'il fallait qu'elle écrivît en français.

Ainsi mistriss Ulric n'avait aucun rapport direct avec sir William; et si elle s'était laissé aller à seconder la justification d'Hélène, elle aurait eu à essuyer des reproches de la part de

son dernier maître, à qui elle devait tout, qu'elle craignait beaucoup, qui lui avait lui-même indiqué quels étaient ses devoirs, et qui applaudissait à la justice et à la modération de la conduite de son ami.

Mistriss Ulric avait ordre d'informer sir William par la voie du noble Bohême, de la manière dont Hélène avoit supporté son malheur dans le premier moment; et quelque favorable que fût ce rapport, il était bien peu vraisemblable que l'ami de sir William fit aucune démarche pour le réconcilier avec une femme à l'innocence de laquelle il ne croyait pas.

Mistriss Ulric avait fait un tableau fidèle de la douceur, du calme et de la patience qu'Hélène avait montrés dans cette occasion; mais comme elle attribuait cette conduite au repentir, sir William et son ami en conclurent que s'ils en avaient eu besoin, ç'eut

été là une nouvelle preuve de son crime ; de sorte que sir William, tout malheureux qu'il était, se félicitait presque des moyens qu'il avait pris pour se venger. Il avait dit : « Je serai sourd à la voix du repentir ». Il n'était pas dans son caractère de pardonner ; la démonstration de l'innocence d'Hélène aurait pu seule le déterminer à la remettre en liberté, et cette démonstration était devenue plus impossible pour lui que jamais.

FIN DU TOME TROISIÈME.